

JOURNAL DES DEMOISELLES

BOSSUET

SUITE

Dix années de la vie du grand orateur furent remplies par les brillantes prédications des Avents et des Carêmes, à Paris, devant l'auditoire distingué qui pouvait si bien le comprendre; il avait trente-deux ans en 1659, lorsqu'il prêcha sa première station aux Minimes de la place Royale; dix ans après, il terminait; il prêcha l'Avent au Louvre, et il eut la joie de constater, du haut de la chaire, la conversion de Turenne. Depuis cette époque, il ne se fit plus entendre que dans son diocèse, où il prêcha dans les plus petites églises de campagne; il ne sortit de son silence, à Paris, que pour prononcer ses magnifiques oraisons funèbres.

Quel sujet pour ce génie, tout inspiré de l'Écriture, que l'éloge funèbre d'Henriette-Marie, fille d'Henri IV, veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre! Elle avait vu la royauté à son apogée, adorée et triomphante sous les traits de son glorieux père; elle la vit conduite à l'échafaud par la haine des partis, se trahissant elle-même à force de faiblesses et d'irrésolutions et ne retrouvant la fierté du sang royal que dans les fers et sous le glaive. Elle vécut veuve et pauvre pendant dix ans, et Bossuet, pour la première fois, éleva la voix pour un autre motif que le simple enseignement évangélique. Mais de ce cercueil exposé sous les yeux au milieu des tentures et des flambeaux, et sur lequel reposait l'effigie en cire de la défunte reine, de ces funèbres images, il sut faire sortir la plus éloquente leçon :

« Vous verrez, dit-il à ses auditeurs, dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la

» naissance et la grandeur accumulées sur une
» tête qui, ensuite, est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouis; la rébellion, longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. »

Il parcourt, de sa parole rapide, le cercle de ces royales grandeurs; il dépeint, en quelques traits, le caractère d'Henriette-Marie, enjouée et gracieuse, ferme et fidèle; il la peignit épouse tendre, mère accomplie, reine comme Esther, étendant le sceptre pour protéger les catholiques anglais, si cruellement opprimés, et il saisit ce moment pour peindre avec la plus fière énergie les ravages de l'erreur doctrinale au sein des peuples. Il arrive à Cromwell et il trace ce portrait admirable qui est dans toutes les mémoires :

« Un homme s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui

» ôter par conseil et par prévoyance... enfin, un
 » de ces esprits remuants et audacieux qui sem-
 » blent nés pour changer le monde... »

L'orateur ne nomme pas une seule fois Cromwell : il fait mieux, il le montre ; il le suit dans le cours « trop fortuné de ses entreprises, dans ces fameuses victoires dont la vertu était indignée, dans cette longue tranquillité qui a étonné l'univers, » et il ajoute ce mot profond : « C'était le conseil de Dieu d'apprendre aux rois à ne pas quitter son Église. Il voulait découvrir par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien elle est fatale à la royauté et à toute autorité légitime. »

Il reprend l'histoire d'Henriette-Marie, il la suit de sa parole ailée, dans ses courageux efforts, ses voyages, ses luttes, toutes ses entreprises aussi vaillantes qu'inutiles, qui ne devaient pas sauver le malheureux petit-fils de Marie-Stuart ; il la montre errante, fugitive, demandant un asile à la France, troublée elle-même par les révoltes de la Fronde ; il la fait voir veuve inconsolable et chrétienne résignée, disant qu'elle remerciait Dieu de deux choses : l'une de l'avoir fait naître dans la vraie religion, l'autre de l'avoir faite reine malheureuse ; il raconte les dernières joies de sa vie, le rétablissement de la monarchie en Angleterre ; il loue les hautes vertus de cette noble femme, et il termine par des vœux pour le repos éternel d'une âme qui depuis longtemps avait placé en Dieu seul toute son espérance. Sa péroraison, tranquille et confiante, ressemble à la fin même d'Henriette-Marie, qui, après tant d'orages, s'éteignit paisiblement ; de même Bossuet a parcouru avec l'éclat de la foudre les révolutions d'Angleterre, et il termine son oraison funèbre dans la sérénité de la prière.

Une année après, en 1670, il reparait dans la chaire, et il avait sous les yeux le cercueil d'Henriette-Anne d'Angleterre, fille de Charles I^{er} et d'Henriette-Marie, épouse de Philippe d'Orléans ; une prompte mort avait réuni la fille à la mère. Bossuet commence :

« Elle que j'avais vue si attentive pendant que je rendais le même devoir à la reine sa mère, devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable ; et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère : ô vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leurs destinées ! L'eût-elle cru il y a dix mois !... Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort, et la France, qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous !... *Vanité des vanités, et tout est vanité !*... Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom et la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence !

» les grâces et les plaisirs ne sont qu'un vain amusement ! tout est vain en nous, excepté le » sincère aveu que nous faisons de nos vanités, » et le jugement arrêté qui nous fait mépriser » tout ce que nous sommes !... »

Il continue, il contemple ce spectacle du temps et de l'éternité, de la fragilité du bonheur humain et de la durée des espérances éternelles ; il considère les rois et les sceptres comme de simples témoignages de la grandeur divine, qui les anéantit quand elle le juge à propos, et les disperse comme la paille, au gré du vent. Il loue avec une émotion tendre la jeune princesse dont les restes reposent à ses pieds, il loue sa bonté, la délicatesse de son âme, le courage avec lequel elle a embrassé la mort, mais toujours il revient à son point de départ : la misère de l'homme ; il énumère tout ce que la terre peut offrir de gloire et de bonheur pour en revenir toujours à la même pensée, triste couronnement de nos ambitions : *Tout est vanité !* Mais lorsque après avoir décrit la vie et les vertus d'Henriette-Anne, il arriva à l'instant fatal, il se troubla et fut interrompu par ses propres sanglots ; tout l'auditoire fondait en larmes :

« S'il faut un coup de surprise à nos cœurs trop enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout à coup cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte !... Quoi donc ! elle devait périr si tôt ! Madame a cependant passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle fleurissait, avec quelles grâces ! vous le savez ; le soir, nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture Sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales !... La voilà, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort l'a faite ! Encore ce reste tel quel va-t-il disparaître ; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépourvue même de sa triste décoration.

» Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre dont parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et l'on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes. »

Quelle leçon ! et c'était Louis XIV, à l'apogée de la gloire, qui la recevait !

Bossuet, en envoyant les oraisons funèbres des deux Henriette à l'abbé de Rancé, lui écrivait : « J'ai laissé ordre de vous faire passer deux oraisons funèbres, qui, parce qu'elles font voir le néant du monde, peuvent avoir place parmi les livres d'un solitaire, et que, en tous cas, il peut regarder comme deux têtes de mort assez touchantes. » Ces mots, jetés dans une lettre intime, révèlent la pensée habituelle de Bossuet. Jamais la gloire et la puissance ne venaient se présenter à son esprit qu'il ne vit la mort à côté, comme dans ces danses du moyen âge, où le hideux squelette entraîne le roi qui a la couronne en tête, le guerrier qui se bat et la jeune fille qui arrange sa guirlande de bal.

L'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, fournissait peu de matière à l'orateur, car jamais femme ne fut plus effacée, jamais reine ne fut plus humble que cette descendante de Charles-Quint, mariée au plus puissant des monarques. Elle fut pieuse, austère et chaste et Bossuet parla admirablement de ses vertus en paraphrasant le texte qu'il avait choisi et qui s'appliquait si bien : *Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. (Apoc.)* Tout le discours de Bossuet est le commentaire de cette parole, et le développement du mot de Louis XIV à la mort de son épouse : *Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné*, et il a fait le plus beau panégyrique des plus modestes vertus.

Autre est le discours prononcé dans l'église des Carmélites, sur les vertus de la princesse Palatine Anne de Gonzague. La beauté, l'esprit, l'ardeur de l'imagination, avaient entraîné cette princesse dans de grands désordres qu'elle répara et expia par une austère et longue pénitence. Grand et admirable sujet que Bossuet analyse dans ses plus intimes fibres, que cette action puissante et douce de Dieu sur l'âme pécheresse ! Quel charme il répand sur les premières années de la princesse Anne, passées dans la solitude, au sein de l'abbaye de Farmoutiers, où on la croyait destinée à prendre le voile des religieuses et à succéder, dans la maison de sainte Fare, à tant de filles de sang royal qui l'avaient gouvernée. La mort de sa sœur aînée, Bénédicte, la rejeta dans le siècle ; elle épousa le prince Édouard de Bavière, comte palatin du Rhin, qu'elle amena à la vraie foi. Elle le perdit trop tôt ; elle resta veuve : « La princesse palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. » Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul, qui, *vraiment veuves et désolées, s'ensevelissent pour ainsi dire elles-mêmes dans le tombeau de leur époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries et, délaissées sur la terre, mettent leur espérance en Dieu et passent les nuits et les jours dans la prière !* Voilà l'état d'une veuve

chrétienne, selon les préceptes de saint Paul, état oublié parmi nous, où la viduité est regar-
dée non plus comme un état de désolation car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à la terrible sentence de saint Paul : *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs !* remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes ; il dit : *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs est morte toute vive*, parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation qui fait le soutien et comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. »

Elle fut cette veuve qui se plut dans le monde, dans les plaisirs, dans les affaires, dans toutes les agitations de la vie ; mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques, leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses, les amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années, et les intérêts ; et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, et souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est ni moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les âmes que l'on appelle grandes ! »

Cette âme, il la fait voir dans sa beauté et dans son dévouement : « elle avait, dit-il, les vertus que le monde admire et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés et incapable de manquer à aucun devoir humain. La reine sa sœur (1) en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient désunis. Un nouveau conquérant s'éleva en Suède, on y voit un autre Gustave : non moins fier ni moins hardi ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne (2), Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et trahie comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont ces âmes guerrières, ces martiaux d'armes tant vantés, ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont vites ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. Tout nage dans le sang ; on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite ; elle a quitté le royaume, il ne lui reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains. Dieu en avait

(1) Marie de Gonzague, reine de Pologne.

(2) Gustave-Adolphe.

» disposé autrement : la Pologne était nécessaire à son Église, il lui devait un vengeur. Il la regarde en pitié : sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Dieu tonne au plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vient de la princesse palatine, honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne ; elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce secours venu si à propos, ou de ce qu'il vient d'une main dont on ne l'attendait pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvaient ses affaires, la princesse palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimait pas ?.. »

Voilà une haute vertu humaine ; mais la grâce de Dieu ne l'a pas encore couronnée : elle avait perdu les lumières de la foi ; elle gémissait dans son incrédulité, qu'elle n'avait pas la force de vaincre. Un songe mystérieux la tira de cette langueur mortelle ; ce songe, raconté par Bossuet avec une majesté et une poésie admirables, est peut-être un des triomphes de l'art oratoire, car l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mère n'était pas facile à dire. Avec quelle douceur et quelle suavité il redit la conversion de la princesse, et les vertus chrétiennes, la charité, la patience qui remplirent les dernières années de sa vie ! Rien n'est plus beau, plus pieux, plus émouvant que la seconde partie de ce discours ; il atteste la fécondité de ce génie : rapide et profond dans sesorceaux sur la Fronde et sur la Pologne ; touchant et pénétrant lorsqu'il développe la beauté de la religion et les tendresses de Dieu envers l'âme pénitente.

Nous passerons rapidement sur l'oraison funèbre de Michel Le Tellier, chancelier de France, père de Louvois. On peut reprocher à ce discours l'excès de la louange. Disons-le en passant : Bossuet n'a pas flatté les rois, il a montré les faiblesses de Richelieu, de Mazarin, d'Anne de Gonzague ; mais une secrète sympathie pour le sage Le Tellier, pieux, modeste, modéré, pour ce magistrat intègre, lui fit dépasser les bornes de l'admiration (1) : les grandeurs humaines le laissaient insensible, une certaine beauté de l'âme humaine le transportait.

Le même sentiment, plus justifié peut-être, dicta son magnifique discours sur le prince de Condé.

La postérité s'unit à l'orateur pour célébrer cette noble mémoire et cette vie, qui ne fut pas sans tache, mais qui couvrit ses fautes sous tant de gloire, de religion et de grandeur. En vain

Bossuet parle de sa voix qui tombe, de son ardeur qui s'éteint, tout est feu, tout est jeunesse pour célébrer ce héros qui, à vingt-deux ans, avait égalé les plus grands capitaines de son siècle. Comme il chante cette première victoire de Rocroy ! comme il célèbre la vaillance du prince, son insouciance du danger : « Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls : Dieu lui est une armure plus assurée ; les coups semblent perdre leur force en l'approchant et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du Ciel. » Avec quel bonheur il exalte le caractère de Condé, sa tendresse d'âme et sa fidélité envers ses amis : « Je l'ai vu, dit-il, simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodements, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendues d'une humeur si vive et d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité ; ils pourront forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons... La grandeur, qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Telle a été la douceur et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important ? versez-le hardiment dans ce noble cœur ; votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé, et jamais on ne vit joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir... Sans envie, sans fard, sans ostentation, tous jours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellit cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munit un camp au milieu du pays ennemi ; qu'il fortifiait une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisit ses amis dans ses superbes allées, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni le jour ni la nuit, c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat, pas plus qu'avec la fortune, où tout charme, où rien ne blouit ; qu'on regarde sans être étourdi par le son des trompettes, ni par le bruit du canon,

(1) Madame de Motteville dit que Le Tellier était homme de bien, habile en sa charge, mais peu capable de la première place.

» ni par les cris des blessés, où l'homme paraît
» tout seul aussi grand, aussi respecté que lors-
» qu'il donne des ordres et que tout marche à
» sa parole. »

Nous ne pouvons nous étendre davantage ;
mais lisez cet immortel discours, lisez ce paral-
lèle entre Turenne et Condé ; lisez la mort du
héros, si chrétienne et si tranquille, lorsqu'il
répétait avec tendresse les paroles du Roi Pro-

phète : *O Dieu, créez en moi un cœur pur* ; lisez
les dernières exhortations de l'orateur, cette pé-
roraison sublime où Bossuet revient à son idée
favorite, le néant des grandeurs, où son langage
s'imprégné de mélancolie et de tendresse en ren-
dant ce suprême hommage au prince qu'il avait
aimé ; lisez et vous saurez ce qu'est l'éloquence
et ce que fut Bossuet.

M. P.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

LA SOEUR NATALIE NARISCHKIN

Fille de Charité de Saint-Vincent-de-Paul,

PAR MADAME CRAVEN. (1)

« La science étudie avec passion tous les
» mystères de la nature ; elle contemple avec une
» juste attention et un intérêt infini le développe-
» ment des germes déposés au sein de la terre ;
» elle se perd dans l'étude des transformations
» diverses que peut subir la matière. Combien il
» est étrange qu'à côté de ce monde extérieur,
» déjà si beau et si rempli de mystères, tant de
» savants négligent totalement cet autre monde,
» non moins mystérieux, non moins digne d'étude
» à coup sûr, dont les fruits apparaissent aussi
» en dehors, et surprennent ceux qui les con-
» templant ! Fruits qu'ils reconnaissent et qu'ils
» admirent eux-mêmes, car un savant, même incré-
» dule (s'il n'est point en outre un homme cor-
» rompu), admet la beauté du dévouement sans
» borne, de la pureté sans tache, de la charité
» sans limites. Mais ce sont là, dans le fait, des
» choses rares, il le sait mieux qu'un autre. Il
» sait bien que l'égoïsme, la sensualité et l'orgueil
» sont des tendances naturelles, et qui caracté-
» risent tellement cette plante qu'il a sous les
» yeux et qu'il nomme l'humanité, que c'est une
» sorte de phénomène que de l'en trouver
» exempte. Mais si ce phénomène se produit
» cependant, s'il se répète au moyen des mêmes
» lois, ces lois n'ont-elles rien d'intéressant à
» étudier ? cette humanité, n'est-ce point eux-
» mêmes ? n'en font-ils pas partie ? et n'est-ce pas
» inouï de consumer son temps et ses forces à se

» rendre compte avec exactitude, de ce qui se
» produit dans le monde extérieur et d'ignorer
» profondément ce qui se passe dans ce monde
» intérieur, qui les touche si directement, et où,
» s'ils voulaient plonger dans le but de connaître
» d'autres âmes, ils seraient conduits à faire de
» si merveilleuses découvertes dans la leur ? Un
» grand écrivain a dit qu'il fallait prêter l'oreille
» aux sons que rendent les âmes saintes avec
» plus de respect qu'à la voix du génie. Combien
» est-il plus vrai de dire qu'il faudrait s'appro-
» cher, avec plus de respect, d'attention et de
» curiosité, des mystères que renferme le monde
» de la grâce, que de tous ceux que contient le
» monde de la nature ? »

Cette belle et solide page de madame Craven,
est la meilleure introduction que puisse souhaiter
son nouveau livre.

L'histoire de Natalie Narischkin est courte : des-
cendant d'une des plus nobles familles de Russie,
alliée à Pierre-le-Grand, née dans le schisme grec,
vivant dans le monde, elle triompha de toutes les
séductions que le rang, la richesse, la vie douce,
fertile en plaisirs, féconde en affections, peuvent
créer ; elle vit la vérité divine et elle l'embrassa
avec une joie courageuse ; elle devint catholique ;
elle se vit appelée à la vie religieuse, elle n'hésita
point, et saint Vincent la compta au nombre de
ses filles ; elle devint, elle si élégante, si accou-
tumée à toutes les recherches de l'existence, la
plus humble et la plus laborieuse des Filles de la
Charité ; elle mourut après une existence toute
cachée en Dieu, toute consacrée aux pauvres ; ce
flambeau ardent et luisant s'éteignit ici-bas,
pour se rallumer au ciel. C'est tout, mais que
c'est grand !

Madame Craven raconte, avec le charme péné-
trant qui lui est propre, cette existence, qui fut

(1) Chez Didier, quai des Grands-Augustins, 25. —
Prix : 8 francs.

exempte de grands malheurs et pourtant ornée de sublimes vertus. Elle point Natalie, jeune fille grave et candide, au milieu du monde, passant au milieu des fêtes avec la *physionomie d'un jour de première communion*, touchée dès l'enfance par la beauté du catholicisme, luttant contre sa famille, qui se refuse à son abjuration, plutôt par esprit de patriotisme que par zèle religieux; elle raconte avec esprit les premières tentatives de conversion, dans lesquelles elle aida son amie avec plus de ferveur que de prudence, et elle arrive enfin au moment décisif, lorsque mademoiselle Narischkin, seule à Venise, sans appui, sans secours humain, revient dans le giron de l'Eglise.

Quelques années s'écoulèrent pour Natalie, dans une vie encore mondaine, mais qui, chaque jour, se dépouillait davantage des pensées et des attachements du monde. Dieu lui laissait le temps d'asseoir son âme dans la piété, de la nourrir de plus en plus de foi et de bonnes œuvres, jusqu'à ce qu'il lui montrât le but pour lequel elle était créée.

Et alors, comme le dit excellemment madame Craven, « sa vie ressembla à l'un de ces sons justes et purs dès le début, qui se posent faiblement d'abord, s'affermissent bientôt, se fortifient, se soutiennent, en devenant toujours plus puissants, plus mélodieux, et ne s'évanouissent enfin qu'après avoir ravi l'oreille, ému le cœur, et rempli l'air tout entier de leur pénétrante douceur. »

Natalie passa en religion vingt-sept années, qui furent pleines devant Dieu; toutes les vertus religieuses ornèrent son âme, et elle pratiqua de la manière la plus aimable et la plus forte à la fois, les vertus propres à son Institut: la charité et l'humilité. Et cette humilité a caché ses œuvres, car nous remarquons que madame Craven a puisé presque tous ses renseignements dans la correspondance de sœur Natalie avec la famille Narischkin; les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul n'ont pas levé ce voile qui enveloppe leur vie et leurs œuvres, et on ne peut que deviner ou entrevoir leur existence angélique; on sait que Natalie fut une des plus saintes parmi tant de saintes, des plus dévouées parmi tant d'âmes dévouées et immolées.

Elle passa dix ans au secrétariat de la maison-Mère, et dix-sept ans à la tête de la *Miséricorde*, rue Saint-Guillaume, à Paris. Cette maison contenait des classes d'externes, une crèche, un orphelinat et un asile de vieilles femmes. « On peut à peine se faire l'idée de tout ce qu'il fallait d'ordre et de prévoyance pour faire marcher de front toutes ces œuvres diverses, et quelle économie, quelle habileté étaient nécessaires dans l'emploi des ressources qui devaient les faire toutes vivre et progresser. Natalie se mit tranquillement à l'œuvre, et, en peu de temps, elle sut si bien suffire à tout ce, selon

le témoignage de ses sœurs, on aurait toujours pu croire que son unique affaire en ce monde était celle qui réclamait son attention dans le moment.

En effet, malgré le temps qu'exigeaient tant d'affaires différentes, malgré ses visites quotidiennes aux pauvres et les courses répétées que lui imposaient leurs besoins, malgré le soin particulier avec lequel elle allait chercher les indigents qui cachaient leur misère, et qu'on ne peut secourir sans de grands ménagements, malgré tant d'occupations diverses qui l'appelaient au dehors, Natalie semblait n'être jamais absente de son poste à la tête de sa petite communauté. La porte vitrée de l'humble petit parloir s'ouvrait promptement et sans peine à tous ceux qui, dans leurs besoins temporels ou spirituels, venaient y frapper et demander à la sœur Natalie, un conseil ou un secours. Alors ce parloir, dont la tristesse saisissait la vue au premier abord, dont la pauvreté serrait presque le cœur, paraissait se transformer; ces murs couverts d'un sombre papier, ce petit poêle, semblable à celui des pauvres, tout cela prenait aux yeux des malheureux un aspect que revêtaient bien rarement pour eux les riches demeures où ils vont parfois conter leurs misères, car sous la divine lumière de la charité les mots consolation, espoir et courage semblaient rayonner de toutes parts et réjouir d'avance leurs regards et leurs cœurs. »

Elle consuma sa vie dans ces labeurs, elle n'eut qu'une seule pensée en vue de Dieu: secourir et consoler les pauvres, enseigner les enfants, réjouir les vieillards, soutenir et raffermir les jeunes filles qu'elle avait élevées à l'orphelinat. Telle fut l'occupation des dix-sept dernières années de sa vie; sa santé s'affaiblissait, mais son âme était debout et vaillante; cette généreuse fille travailla jusqu'à l'entier épuisement de ses forces, et elle voyait approcher avec impatience le moment où elle serait réunie à son Dieu.

Cet ardent désir de quitter la vie ne tenait point, chez Natalie, à celui d'être affranchie des souffrances de la terre. Elle répétait souvent, au contraire, qu'elle était indifférente à tout ce que pourrait souffrir son corps, et l'avenir prouva que ce n'était pas là, dans sa bouche, une vaine parole. Ce détachement et cette aspiration n'étaient donc qu'un seul acte pur et parfait d'amour de Dieu et du désir de l'aimer plus parfaitement encore, une nouvelle expression de ce sentiment connu des saints et d'eux seuls, qui leur arrache des paroles telles que: *Je meurs de ne pas mourir*, ou bien les ravit, au milieu de leurs souffrances, d'une joie mystérieuse si grande qu'elle dépasse leurs forces et les oblige à demander grâce, et à s'écrier: *Assez, assez, mon Dieu!*

Ce fut le 5 août 1874 que cette belle âme prit son essor vers le ciel. L'écrivit de madame Craven

inspirera à tous ceux qui le liront une tendre affection pour ce type de charité et de bonté; il laisse dans l'âme ce même désir du bien et de la vertu que la vue et l'entretien de la sœur Narisckin inspiraient à ceux qui avaient le bonheur de la connaître. La *Vie de la Sœur Rosalie* avait montré la Fille de Charité dans son énergie; la *vie de la Sœur Natalie* la montre dans son humilité; une autre biographie, moins connue, moins célèbre (les livres ont aussi leurs destinées) celle de la sœur *Eugénie* (1), la montre dans son bonheur et son amabilité, et toutes les trois contribuent à faire bénir le grand homme et le grand saint qui a fait du dévouement une institution, et de l'immolation à autrui une habitude et une loi. M. B.

LA PUPILLE DE SALOMON

PAR MADEMOISELLE MARTHE LACHÈZE. (2)

Le *Journal des Demoiselles* a publié, il y a quelques années, de jolis vers signés d'un pseudonyme : Camille de Gérans, qui cachait le nom d'une jeune fille, bien distinguée à tous égards. Nous retrouvons ce nom au front d'un roman, le premier écrit en prose de cette même plume qui a écrit tant de jolis vers, et ce début est un coup de maître. *La Pupille de Salomon* réunit toutes les qualités qu'on peut désirer dans un livre de pur agrément : l'intérêt de l'action, la vérité des caractères, la touche délicate du style, le dialogue presque toujours coulant et naturel

(1) Par M. l'abbé Abel Gaveau, Chez Plon, 10, rue Garancière, Paris. Prix : 3 francs.

(2) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. — Prix, 3 francs.

et la nouveauté des situations, que nous ne raconterons pas, de peur de les déflorer.

Ce roman est un roman, c'est-à-dire qu'il est en dehors de la vie réelle et des positions probables : dans l'existence ordinaire, une jeune fille de vingt ans n'a pas un talent achevé de peintre, les millions n'arrivent pas si facilement, toutes les peines et les difficultés ne se résolvent pas si lestement : ceux qui souffrent ici-bas le savent trop bien. Ne prenons donc pas ce livre comme un miroir du monde véritable, prenons-le comme un doux délassement de ce qui existe. La scène se passe, bien entendu, en Bretagne : sur dix romans, neuf voient leurs scènes placées dans le Morbihan ou les Côtes-du-Nord, préférence singulière contre laquelle la belle Normandie, la vieille Bourgogne, la pittoresque Auvergne et les mystérieuses Ardennes auraient droit de réclamer. Mais les lecteurs de mademoiselle Lachèze ne réclameront pas contre son charmant ouvrage.

MADemoiselle DE Kervallez

PAR MADAME MARYAN

Ce petit roman, écrit d'une plume correcte, facile, peut être mis entre toutes les mains. Les situations de cette œuvre ne sont pas neuves; le dialogue, faute d'expérience, manque peut-être un peu de naturel, mais il y a dans ces pages une certaine grâce qui les fait lire et qui permet de bien augurer de l'avenir du jeune auteur. Nous lui souhaitons la bienvenue dans la nombreuse armée des femmes auteurs de notre temps qui essaient d'apporter au bien les concours de leur talent, et nous pensons que cette jeune consœur y conquerra un rang honorable (1).

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Un volume; prix, 2 francs.

ÉDUCATION

XXX

LA RÉPUTATION

Il est un bien infiniment précieux, dont la perte ne se répare presque jamais, et qui, cependant, est peu apprécié par la jeunesse, dont l'esprit léger et passionné fait un jouet de ce qui devrait être l'objet de sa continuelle sollicitude. Ce bien, on le devine, c'est la bonne renommée, l'honneur

du nom, cet honneur semblable à la neige qu'un peu de poussière et d'eau change en boue infecte, semblable à la glace brillante qu'un souffle ternit, semblable à cette belle étoffe des robes de la première communion et du mariage, sur laquelle la moindre tache apparaît, aussi laide que visible

Vous entrez dans la vie, vous entrez dans le monde, parées de tout l'éclat de votre jeunesse et de votre innocence; tout vous sourit et vous accueille, mais vous y entrez avec la présomption et l'inexpérience du jeune âge, et peut-être n'écoutez-vous guère les voix amies qui conseillent la prudence dans les relations, la retenue dans le langage, la modestie dans l'attitude, la défiance la plus extrême dans tous les rapports qui ont le mariage pour but. Les écoutez-vous, ces conseils autorisés et sages qui vous disent qu'une médisance, si légère qu'elle soit, ne s'efface pas; qu'un écart, une imprudence, laissent toujours sur le nom une ombre que les années ne font pas disparaître? les écoutez-vous? La société, quelle qu'elle soit, celle des princes aussi bien que celle des plus obscurs bourgeois, n'est pas bienveillante, n'est pas indulgente; elle a des yeux larges-ouverts sur les faiblesses d'autrui et une langue que le Psalmiste compare à un rasoir bien affilé et qui fait de redoutables blessures; cette société, où vous vivez, vous observe, vous juge, vous loue ou vous blâme. Vous pouvez compter là-dessus, et il nous faut garder avec un cœur pur un extérieur irréprochable, si nous voulons conserver l'honneur de notre nom dans toute son intégrité.

Entrons franchement dans le cœur d'une question si grave. La réputation d'une femme se perd par les fâcheuses et compromettantes amitiés qui la lient à des femmes peu considérées; vous choisissez pour amie une jeune fille légère, babillarde, évaporée, une jeune femme hardie et folle de plaisir: votre bonne renommée souffrira du voisinage; peu à peu la contagion vous gagnera; comme elle et avec elle, vous serez toujours hors de chez vous, on ne vous verra que trop dans les lieux publics, promenades, théâtres, concerts; la correction et la modestie de votre attitude et de votre langage s'altéreront, et, demeurassiez-vous impeccable, le fond de votre cœur gardât-il, comme la perle au sein des mers, sa pureté, sa virginité premières, le monde, implacable dans ses censures, vous confondra avec votre amie et vous enveloppera dans le même jugement, dans les mêmes médisances, dans les mêmes calomnies. Le monde (vous l'apprendrez si vous ne le savez encore) est un maître fort dur, et, sans aller au fond du procès, il applique toujours, et d'une façon implacable, le vieux et laid proverbe: *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*. Donc, réfléchissez avant de vous lier avec des femmes dont l'amitié pourrait vous contaminer et exercer sur votre bonne renommée la plus funeste influence; résistez au penchant qui vous entraîne vers ce qui est plus facile, plus gai, plus jeune, plus amusant, et dites-vous bien que l'honneur de votre nom mérite quelques sacrifices. L'apôtre Saint Jean a dit: *Le monde est malin, il n'est même que malignité*. Redoutez donc de vous voir l'objet de son attention, évitez ce qui

peut vous signaler à ses yeux, car la réputation d'une femme dont il s'occupe est bien vite flétrie.

Si l'amitié peut compromettre la renommée d'une jeune fille ou d'une jeune femme qui n'a pas su choisir ses relations, que dirons-nous d'un autre sentiment? Là, tout est dangereux, tout peut être mortel pour cette fleur de pureté et d'honneur dont nous devons être si jalouses! J'ai vu une malheureuse jeune fille perdue à jamais pour une lettre écrite à un homme qu'elle croyait épouser. La lettre était bien enfantine, bien insignifiante, mais l'homme en fit trophée et le monde condamna. Une conversation dans un bal, des regards échangés, le plaisir évident avec lequel certains hommages sont reçus, ont suffi à diviser profondément des époux jusqu'alors unis, et, sous ce rapport, tout lieu de distraction est un lieu dangereux. Les fêtes enivrent; la campagne, le grand air grisent; les parties à la campagne, les voyages, les eaux, les séjours dans les châteaux sont dangereux, à cause de la liberté et de la familiarité dans lesquelles on y vit. Une jeune fille, une jeune femme ne sauraient assez commander à leur imagination pendant ces temps de joie; il faut réprimer l'exubérance de la langue, du geste, et veiller sur soi bien plus qu'on ne le fait *at home*; le danger est là, mais il est si facile de l'éviter! Un homme, si peu délicat qu'il puisse être, respecte la modestie et la retenue d'une jeune fille ou d'une femme; n'encouragez pas et vous ne serez pas fatiguée de poursuites. Soyez, dans le monde, au bal, plutôt sérieuse que rieuse; dans les parties de campagne, en voyage, demeurez auprès de votre mère ou de votre mari; ne vous laissez pas entraîner dans la compagnie des étourdis et des jeunes gens dissipés; vous garderez ainsi votre dignité et votre bonne réputation. Dans les voyages, aux bains de mer, aux fontaines célèbres, les relations familières s'imposent vite; on se lie trop facilement, dans cette vie oisive, avec des gens que l'on ne connaît pas et, bien souvent, on a lieu de regretter des liaisons formées sans réflexion et par le seul besoin de s'amuser. Les séjours chez des amis, à la campagne, demandent de la prudence; deux conseils à ce sujet: ayez des témoins de toutes vos actions, et, parmi les hommes qui peuvent être rassemblés en même temps que vous dans cette maison, n'en distinguez aucun, n'en choisissez pas un seul pour vous faire danser, pour vous accompagner au piano, pour vous promener, pour vous servir de *Sigisbé*; ayez pour tous la même politesse, agissez envers tous avec la même simplicité, et votre nom sortira de cette épreuve (c'en est une) sans une ombre ni une tache.

Ces conseils de l'expérience vous semblent-ils sévères? Trouvez-vous minutieuse et fatigante cette barrière mise à vos penchants, ce frein imposé à votre enjouement, à votre vivacité, ce soin de réserver pour la famille la confiance, l'aban-

don et la gaieté? Peut-être. Mais songez au fruit inestimable que vous en retirerez. Rien, ici-bas, ne remplace la pure et sainte renommée qui environne une honnête femme, et ce bien précieux ne se restitue pas lorsqu'on l'a perdu. Les premières étourderies de la jeunesse pèsent sur la vie entière. Voyez la noble et infortunée Marie-Antoinette : quelques plaisirs pris aux dépens des bienséances et de la dignité de son rang, des promenades avec les dames au clair de la lune, un bal masqué, des excès de toilette, lui firent perdre le prestige qui s'attachait à sa personne ; on la calomnia, on la fit haïr, et, reine découronnée avant que d'être descendue du trône, elle fut traînée à l'échafaud. Un peu de coquetterie d'Anne d'Autriche envers le brillant Buckingham jette encore une ombre sur sa mémoire. Non, rien n'efface le soupçon qui s'est élevé contre une femme : la vie entière en porte la peine, et le surcroît de la médisance bourdonne encore autour de celle dont la jeunesse fut légère, alors même que ses cheveux ont blanchi.

Cette sérénité dans l'honneur, qui entoure les

femmes irréprochables, ce droit d'aller partout la tête haute, d'abriter la jeunesse sous sa propre irréprochabilité, ne valent-ils pas la peine d'exercer sur soi, pendant quelques années, une vigilance sévère? C'est peu de chose que ces plaisirs et ces intimités dont vous serez privée par votre volonté, mais la paix de la conscience, le respect du monde, la confiance d'un mari, la vénération des enfants, ne sont pas peu de chose. Voyez, dans le monde, au sein de la famille, l'attitude des femmes vieilles qui n'ont pas su garder intact le dépôt d'un nom respecté. L'autorité leur manque, elles sont trop timides ou trop hautaines ; elles cherchent des égards qu'on ne leur accorde pas, une considération qui leur est déniée ; elles ont perdu jusqu'à ce droit au conseil qui est l'appanage d'une vieillesse respectée. Le Sage a dit, avec raison : *Aie soin d'une bonne renommée : ce bien sera plus durable pour toi que mille trésors. La vie n'a qu'un nombre de jours, mais la bonne réputation ne s'efface jamais.*

M. B.

LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

VI

A ROME.

Les pressentiments peuvent-ils se produire dans la jeunesse? non ; la sévère expérience n'a pas enseigné la défiance de l'avenir, le jour qui luit au fond de l'âme est trop éclatant et trop serein pour que l'ombre des jours futurs s'y projette ; le concert intérieur est trop gai, trop enivrant, pour qu'un glas vienne s'y mêler. Peut-on dans un beau jour de printemps entrevoir l'hiver, et se persuader, alors que tout est lumière et joie, que tout deviendra obscurité et froidure? peut-on, quand l'aube sort triomphante de la nuit, se figurer les ténèbres et le silence? et lorsque le cantique intérieur chante en nous, lorsqu'on est heureux d'être, prévoit-on les catastrophes où trop souvent vient sombrer le bonheur d'ici-bas?

Certes, Michel ne les présentait pas : il croyait avoir payé sa dette au malheur, comme si cet impitoyable créancier ne gardait pas toujours

quelque droit sur les hommes, ses débiteurs ! Il allait, le front levé, non vers l'inconnu, mais vers un horizon qui ne pouvait fuir et qu'il se sentait la force d'atteindre. Rome l'enchantait de plus en plus ; il se pénétrait de son esprit, et il goûtait chaque jour davantage la mélancolique majesté de la ville des consuls et de la ville des pontifes ; de cette Rome, la seule ville qui semble avoir une âme et une vie immatérielle, Rome dont on a dit qu'elle était un monde animé par le sentiment, sans lequel le monde lui-même est un désert.

Le sculpteur avait choisi son logement dans un lieu solitaire, près des vieux arceaux de l'aqueduc de Néron, non loin des deux grandes basiliques Sainte-Croix-en-Jérusalem et Saint-Jean de-Latran, la mère et la maîtresse des églises. Une prairie séparait en ce temps-là ces deux monuments, dédiés, l'un à Jésus-Christ souffrant, l'autre à Jésus-Christ ressuscité, et parmi les solitudes de Rome, il en était peu de plus nobles et de plus recueillies. Michel avait passé l'après-midi dans une des galeries du Vatican ; il reve-

naît seul vers la maison, et il jouissait délicieusement de la beauté du soir; il regardait le fronton de Saint-Jean-de-Latran, dont le diadème de statues ressortait sur la draperie rouge du couchant; des remparts ruinés, les débris d'un cirque, les voûtes indestructibles de l'aqueduc, parlaient du passé romain, sabin, païen, à jamais disparu; les deux nobles églises élevaient jusqu'au ciel l'immortelle parole de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. Le jeune homme sentait ces contrastes d'une manière confuse; il ne s'y appliquait pas; ce qui le préoccupait c'était la splendeur des formes, l'éclat de la lumière, l'harmonie de ce beau site; ses yeux se délectaient, son cœur nageait dans un océan de joie : qu'il était donc loin ce sombre bureau où s'étaient consumés les jours de sa première jeunesse! loin, ce labeur stérile pour la pensée, ce labeur qui brisait les ailes de son jeune esprit et qui ne rapportait à la pauvre famille qu'un maigre salaire! loin, ces heures de tristesse pendant lesquelles il avait souhaité mourir parce que les douces perspectives de la vie se voilaient à ses regards! loin, bien loin, le découragement et la douleur! il doutait presque que la douleur existât.

Mgr Gerbet, qui a si bien décrit les lieux dont nous parlons, n'a-t-il pas ajouté : *Les bonheurs de la terre ressemblent bien vite à ces vieux murs usés et à ces aqueducs taris...*

Michel entra dans la maison où il occupait, avec son maître, un de ces vastes appartements qu'on ne voit qu'en Italie; il monta lestement à sa chambre, immense, mal meublée, presque vide, mais au matin, éblouissante de lumière, et le soir remplie de paix et d'ombre, et regardant par ses larges fenêtres un superbe horizon. Il entra et se sentit tout joyeux en voyant une lettre sur sa table.

C'est de France! se dit-il, de Clotilde, sans doute...

Il ouvrit et lut :

« Mon frère, mon cher frère,

» Tu es heureux, n'est-ce pas? tu jouis de ce bonheur si longtemps attendu, si désiré, et qui semblait t'avoir fui pour toujours? tu es heureux, ô mon pauvre Michel! et nous, nous sommes dans la désolation. Notre digne père est... je ne puis pas écrire ce mot, il le faut pourtant, nous n'avons plus de père! Michel, ce bon, ce tendre père, qui ne vivait que pour nous, Dieu nous l'a pris... subitement, cette nuit... Notre pauvre maman était auprès de lui (il souffrait depuis la veille); elle a envoyé Emmeric chercher à la fois le médecin et le prêtre. Elle n'avait vu que trop juste : notre digne père expira au moment où M. le vicaire finissait de l'absoudre. Jamais, jamais je n'oublierai son dernier regard désolé qui s'attachait sur nous. O Michel! si tu l'avais vu comme moi! que de choses tu y aurais lues... Je t'en parlerai, je te dirai plus tard... tu ne sais pas

tout, mais il m'est impossible d'écrire plus longtemps; maman a besoin de moi; on prépare la maison pour l'horrible cérémonie, et nos robes noires sont déjà prêtes. Tout va si vite... Nous serons toujours en deuil maintenant... nous n'avons plus de père, et il était si bon! Que je te plains et que nous sommes donc malheureux! Adieu, cher frère, prie le bon Dieu pour l'âme de papa.

« Ta sœur, CLOTILDE. »

« Je suis fou! se dit le pauvre Michel, cela n'est pas possible! mon pauvre père! »

Il ressaisit la lettre, et voulut la relire, mais la voix vibrante de M. P. l'interrompit :

— Allons Michel, nous allons souper; la friture d'agneau et la salade sont sur la table.

Le sculpteur entra, regarda Michel et courut à lui :

— Qu'as-tu? s'écria-t-il, qu'as-tu donc, mon enfant?

Michel lui donna la lettre, il lut rapidement.

— Voilà un coup de foudre! dit-il, mon pauvre garçon!

— C'est donc vrai? demanda Michel; j'avais bien lu?

— Hélas! »

Michel se laissa aller dans les bras qui l'étreignaient et il pleura amèrement, tout en balbutiant des mots confus : — Mon père est mort! l'ai-je assez aimé? le lui ai-je assez dit? je ne le verrai plus...

— Que dois-je faire? demanda-t-il enfin en relevant la tête, dois-je partir?

— Non, Michel, il faut attendre.

— Devrai-je partir? demanda-t-il encore, en faisant sur son propre sort un retour involontaire.

— Non, non; pourquoi? Je m'arrangerai avec ton oncle, et tu ne seras pas interrompu dans tes études... Encore quelques années, tu deviendras toi-même le soutien de ta famille. »

Ces paroles, toutes d'espoir cependant, arrachèrent de nouvelles larmes à ce cœur désolé :

« Oh! cet avenir que mon père désirait tant et qu'il ne verra pas! »

Le sculpteur le traita comme un enfant, comme son enfant; il le fit coucher, il resta auprès de lui, et lorsqu'il le vit assoupi dans ses pleurs, il relut la lettre de Clotilde, en remarqua quelques passages et se dit à lui-même : « Elle n'a pas tout dit, il y a un second malheur à côté du premier; l'un est le résultat de l'autre, c'est évident. »

Trois jours après arriva une seconde lettre de Clotilde, elle renfermait ceci :

« Mon bon frère,

Combien j'ai souffert avec toi et pour toi du coup qui nous a frappés ensemble! je sais mieux que personne combien tu aimais notre cher père;

je sens par mon propre cœur ce que tu éprouves, combien tu le regrettes, combien tu gémis de n'avoir pu mieux lui montrer ton affection et ta tendresse; je revois mille circonstances du passé où j'aurais pu lui montrer de l'amour, du dévouement, et que j'ai négligées.

» Si je pouvais reprendre le passé, de combien de caresses je couvrirais ce front si souvent assombri, assombri pour nous, pour notre avenir! comme je m'oublierais moi-même pour ne penser qu'à lui et au fardeau qu'il portait, ce tendre père, qui nous a élevés avec tant de peine et à la sueur de son front! Je le lui ai bien dit en baisant ses mains froides; je l'ai dit plus encore à Dieu, et toi aussi, j'en suis sûre, mon bon frère, tu éprouves ce même regret et ce même repentir. Jamais, je l'ai bien senti depuis que l'irréparable est venu, jamais on ne peut solder la dette du cœur à son père ni à sa mère; nos caresses ne valent pas leurs caresses, et les soucis que nous ressentons pour eux n'égalent pas, n'égaleront jamais l'inquiétude qui a veillé sur nos berceaux.

» Je m'égare en réflexions, cher frère, je crains presque d'en venir au vrai sujet de ma lettre. Notre père n'est plus, mais sais-tu ce qui a précédé sa mort? sais-tu quel motif a brisé son cœur, si dévoué pour les siens? C'est la ruine de notre pauvre oncle Edme qui a porté à notre père cette blessure dont il ne s'est pas relevé. Notre oncle a tout perdu dans une faillite, il ne lui reste plus que son emploi, et nos espérances sont englouties avec ce malheureux argent qui en était la base. O Michel, que j'ai lu de navrantes inquiétudes dans le regard et le geste de notre père mourant, et comme à ce moment il pensait à notre mère et à nos chers jumeaux, qui restent sans appui! Son cœur si sensible n'avait pu résister au malheur de tous les siens; car tu sais comme il chérissait son frère, maman et nous.

» Mon oncle Edme a été atterré de la mort de notre père; il a tant pleuré avec nous! et quoi qu'il fût devenu pauvre, il nous a encore comblés de bienfaits: il nous fait vivre en partageant avec nous son traitement; il a payé les modestes funérailles... on voit que son cœur souffre de ne pouvoir faire plus: c'est un ami incomparable.

« Notre pauvre mère est bien accablée; elle pleure sans cesse, surtout lorsqu'elle regarde les jumeaux; elle ne leur dit rien, mais, lorsque nous sommes ensemble le soir, car je couche auprès d'elle, elle m'ouvre son âme. Elle a été bien heureuse avec notre père, elle l'a tendrement aimé: juge quel vide après vingt-six ans d'union! quelle perte que celle d'un si fidèle ami! Elle m'a raconté mille traits touchants de l'affection de mon père, qui me rendent sa mémoire encore plus chère; elle est abreuvée d'inquiétude pour les enfants: que deviendront-ils? Je pleure avec elle sur notre père et sur nous tous, demeurés au milieu de la tempête.

Que de choses j'aurais encore à te dire! tu les devineras. Je te plains, je t'aime, je t'embrasse; mon pauvre Michel, quel malheur d'être si loin l'un de l'autre!

Ta sœur, CLOTILDE.

« Faut-il que je parte et que j'aille les retrouver? demanda Michel à M. P... »

Celui-ci, comme le prophète Daniel, était un homme d'espérance et de désir: il ne pouvait croire que cette belle vocation vint se briser contre un obstacle matériel, ni qu'on éteignît le feu du génie sous la marmite d'une cuisine bourgeoise.

« Partir! s'écria-t-il, non, mon cher garçon, il faut au moins attendre. Que diable! je ne puis pas croire que ton oncle, qui est un homme d'esprit, ait tout perdu, en mettant tous ses œufs dans un panier. Ta sœur s'explique mal... les femmes n'entendent rien en matière d'argent... Attendons! nous aurons de meilleures nouvelles.

— Je doute que nous en ayons, dit Michel en secouant la tête; les malheurs ne viennent pas seuls... je crains tout maintenant. Jusqu'à ce mariage de ma sœur, n'est-il pas rompu? Elle n'en dit rien!

— J'espère mieux, mon cher; il faudrait être un pleutre pour renoncer à une fiancée parce qu'elle perd sa dot.

— Ah! monsieur, cela s'appellerait de la prudence.

— Et moi j'appellerais cela une lâcheté! Fi donc! il avait une bonne figure, ce jeune homme, ce fiancé; je m'en souviens. Tu sais que j'ai la mémoire des physionomies? un front découvert, de jolis yeux... une bouche, ah!... oui! une bouche étroite, un sourire un peu discret, un peu prudent, comme tu dis... Cette bouche ne me dit rien de bon... Vois plutôt Lavater... L'artiste qui veut traduire par les traits les sentiments de l'âme doit s'inspirer de ce grand maître! les parties molles, la bouche surtout, montrent le caractère... »

VII

ADRIEN

« Ni si haut, ni si bas, » doit être la devise des humains. Adrien Cortal n'était pas un héros, mais il ne méritait pas non plus la trop énergique expression du sculpteur. Il s'était reconnu lui-même un caractère faible, et il devint prudent et rebelle aux entraînements; à peu près comme un homme désarmé qui place un bouclier devant lui, il abritait sa faiblesse derrière sa défiance de lui-même et des autres. Lorsque le premier bruit de la ruine de M. Edme Maurand parvint jusqu'à lui, il y crut aussitôt; son humeur un peu pessimiste adoptait vite le mauvais côté des choses, et agité par la crainte d'être ému et, dans cette émotion, de prendre plus d'engagements qu'il

n'aurait voulu en tenir, il se tint coi et ne courut pas chez sa fiancée. La mort de M. Prosper Maurand le tira de sa léthargie; il sentit son cœur en ce moment; Clotilde et sa mère le virent à leurs côtés, affligé de leur douleur, empressé de les servir, dévoué comme un fils et un frère. Durant ces premiers jours de deuil, les sentiments tendres, les rians projets étaient ensevelis sous le drap noir du cercueil qui venait de passer la porte de la maison. Clotilde ne quittait sa mère que pour la suppléer au dehors; elle s'activait dans le ménage, elle répondait aux lettres indispensables, elle veillait sur Claire et sur Emmeric, et Adrien ne la voyait qu'entourée du cortège des sérieuses pensées et des soucis maternels. Il pensait beaucoup à ce dont il ne parlait jamais, à ce mariage si prochain huit jours auparavant, si éloigné, si incertain peut-être, et plus il voyait de près Clotilde, plus aussi il appréciait ce cœur généreux et tendre, qui se dépensait pour les autres, sans compter jamais et sans rien leur demander. Mais que ne devrait-il pas demander à cette abnégation si, de commun accord, ils entraient dans l'étroite existence qui s'ouvrait maintenant devant eux? Il se souvenait de la maison paternelle et de la gêne où il avait vécu avec ses parents; il se souvenait de ce triste sort des petits employés, à qui l'éducation a donné les exigences délicates de l'esprit et des habitudes, et que la pauvreté marâtre refoule parmi les pauvres... il revoyait sa mère, jeune, gracieuse, élégante, perdant dans de rudes labeurs sa jeunesse et sa beauté; il se souvenait de ce teint délicat rougi au feu de la cuisine, de ces jolies mains durcies dans les travaux du ménage, de cette santé usée dans les travaux combinés de la femme, de la mère, de la servante. Tel serait donc le sort de Clotilde! il la verrait, courbée sous ce joug, attristée par les mesquins soucis d'une vie gênée, tenant sans cesse les balances avares où se pèsent le pain et la joie, le bien-être et la distraction, les plaisirs du jour et la sécurité du lendemain! Et lui-même, que deviendrait-il? L'avenir serait donc absolument muré devant lui, et toute sa vie, ses heures et ses jours, suffiraient à peine à fournir à la subsistance de sa femme et de ses enfants, fardeau de Sysiphe, toujours soulevé, toujours retombant, et usant à la fin, par son poids, la force, la vigueur et jusqu'à l'être de celui qui l'a tant de fois ébranlé! Il souffrait de ces pensées; mais près de lui une autre souffrait plus encore. L'âme de Clotilde, énergique et bien trempée, avait accepté, avec le malheur que Dieu envoyait, toutes les conséquences fatales de ce malheur: elle les regarda d'un œil ferme, elle attendit pendant quelques jours une parole d'Adrien, et le voyant irrésolu et triste, elle se décida à parler.

C'était le soir, quinze jours après la mort de M. Maurand; sa veuve était assise auprès du feu Claire auprès d'elle, toutes deux occupées à un

petit travail d'aiguille; au bout de la pièce, près de la table, à la lueur de la lampe, Clotilde écrivait, et Adrien, assis à ses côtés, adressait des lettres de faire-part aux parents et aux amis que la famille comptait en province. Il s'autorisait de ces petits services pour passer tous les jours une heure ou deux près de Clotilde, et le courage lui manquait ou pour la quitter ou pour se fixer à toujours près d'elle. Tout à coup elle posa la plume et lui dit à demi-voix:

« Monsieur Adrien, écoutez-moi; ne vous fâchez pas, ne vous attristez pas... »

— Que voulez-vous me dire, Clotilde? vous n'exigez pas que nous nous...

— Vous m'avez devinée, répondit-elle avec tristesse; il faut que nous nous séparions: la mort de mon bon père a changé notre situation; je ne vous apporterais que la plus entière pauvreté; mon cher ami, mon cher fiancé, notre mariage n'est plus possible.

— Cependant, dit-il avec hésitation, cependant, avec l'ordre, on vivrait, et puis j'avancerais peut-être...

— Vous savez que ni l'ordre ni un petit avancement ne pourraient suffire et nous permettre de nous marier; non, Adrien, il faut du courage... notre devoir est là, soyez-en sûr.

Elle ne put pas achever; il pleura lui-même, la tête cachée dans ses mains; madame Maurand devinait sans doute ce qui se passait, car elle ne troubla pas leur entretien. Adrien leva enfin les yeux.

— Clotilde, dit-il, laissez-moi, à mon tour, vous parler à cœur ouvert. Il est vrai, les circonstances rendent notre union difficile; mais les circonstances peuvent changer...

Elle secoua la tête.

« Qu'attendra maintenant de l'avenir? dit-elle.

— Écoutez-moi: il y a longtemps qu'un parent de ma mère, qui habite Lyon et qui est négociant, demande que je fasse partie de ses bureaux. J'ai refusé jusqu'ici; j'accepte maintenant; je travaillerai, je me créerai un avenir, et ce sera, Clotilde, pour le partager avec vous. Nos projets ne seront que retardés. Acceptez-vous? Dites, dites oui, je vous en conjure! Avec un tel but, j'aurai tant de cœur et de courage! »

Elle sourit avec mélancolie.

« Oui, Adrien, j'accepte votre départ, j'approuve vos efforts, je vous garderai mes promesses; mais, songez-y bien, vous n'êtes plus lié par les vôtres. Je ne veux pas vous enchaîner à mon sort et au sort de ma famille; soyez bien libre, soyez heureux... Si nous pouvons nous unir, vous trouverez en moi une femme dévouée; si le bon Dieu ne permet pas notre mariage, vous me serez toujours cher comme un ami et un frère!

— Vous êtes ma fiancée à toujours! dit-il en lui serrant la main; tous mes souvenirs et toutes mes espérances sont avec vous! »

Madame Maurand se rapprochait de la table.

« Ces adresses sont-elles finies, mon bon Adrien ? demanda-t-elle.

— Il en reste quelques-unes à écrire, maman ; je les ferai demain. Maman, monsieur Adrien va nous quitter ; il part pour Lyon...

— J'y vais tenter la fortune, madame, afin de revenir vous redemander Clotilde... Il le faut, je le vois bien ; mais rien n'est changé : tout est différé seulement...

— Votre mariage est, en effet, impossible, dit madame Maurand avec tristesse ; Clotilde l'a bien compris : son frère et sa sœur ont tant besoin d'elle ! Si je venais à leur manquer comme leur pauvre père ! »

Clotilde entoura de ses bras le cou de sa mère et cacha dans son sein les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir ; madame Maurand lui baisa la joue et, tendant la main à Adrien, elle dit :

« Il faut nous séparer pour ce soir, Adrien ; je vous engage à poursuivre votre voie et à croire que, quoi qu'il advienne, nous penserons toujours à vous avec amitié. Bonsoir ; tous nos souvenirs à vos bons parents. »

Adrien prit la main de Clotilde, la serra fortement :

« Adieu, dit-il, adieu, Clotilde, ma femme, mon amie, adieu ! Je partirai le plus tôt possible, pour revenir. Adieu, chère madame ; adieu, ma petite Claire, parle de moi à ta sœur. »

Ce fut ainsi qu'ils se quittèrent ; Adrien partit pour Lyon trois jours après, satisfaisant ainsi au désir secret de ses parents, aux inspirations de sa prudence et aux espérances, prudentes aussi, de son cœur. Clotilde cacha à tous les yeux sa peine et son déchirement, et ses larmes, lorsqu'elles coulèrent, se confondirent avec celles que lui coûtaient chaque jour la mort de son père et la situation de tous les siens ; le voile noir les cacha. Madame Maurand compatissait au chagrin de sa fille, au chagrin qu'elle devait causer à son fils ; mais les deux jumeaux attristaient, bien plus que leurs pauvres aînés, la compassion tendre de leur mère. Elle écrivit à Michel le jour même du départ d'Adrien :

« Montmorency, septembre 18...

» Mon cher fils,

» C'est ta bonne sœur qui t'a seule écrit depuis notre commun malheur ; je l'ai chargée de mes sentiments et de mes tendresses pour toi, mon

enfant ; mais aujourd'hui, comme je dois te demander un bien grand sacrifice, ce n'est pas à sa plume que j'imposerai cette fâcheuse demande. Michel, nous avons besoin de ton travail ! Pardonne-moi, mon fils ! la plus impérieuse nécessité peut seule me faire dire ces tristes paroles ; il faut le besoin pressant où je me trouve, avec ces deux pauvres enfants, tes filleuls, pour que je réclame de toi un renoncement absolu à ton art et à ta vocation.

» Nous n'avons rien pour vivre ; ton bon oncle ne peut plus nous venir en aide ; le travail acharné auquel ta sœur aînée voudrait se livrer épuiserait sa santé sans nous donner du pain ; toi seul, mon pauvre enfant, peux nous sauver ! Écoute : on t'offre de remplacer ton père dans l'usine où il était employé et où tu as travaillé toi-même ; tes appointements seront moindres que les siens, mais on les augmentera selon ton zèle et ta capacité. J'ai la parole du directeur, qui m'a écrit pour me faire cette proposition. C'est le salut pour ta famille.

» Pardonne, mon enfant ; je pleure en t'écrivant : Ah ! je sens chaque jour plus vivement ce que nous avons perdu !

» Ta mère,

» OCTAVIE MAURAND. »

Lorsque cette lettre parvint à Michel, il modelait une tête d'Antinoüs d'après l'antique, et il était absorbé dans la joie du travail. Il lut deux fois, et tout à coup il renversa son ébauche ; il tendit la lettre à M. P..., qui travaillait près de lui :

« Que vas-tu faire ? lui dit le sculpteur.

— Obéir.

— Tu es un brave garçon ! L'art est une belle chose, mais le devoir est plus beau encore. Souviens-toi, quoi qu'il advienne, que ma maison, mon atelier, mes bras, mon cœur, te seront toujours ouverts.

— Merci, monsieur, » dit Michel, en serrant fortement la main de l'artiste.

Il jeta un regard sur l'atelier, puis sur le beau paysage que la vaste fenêtre encadrait comme un tableau : il vit les arbres verts, les arceaux de l'aqueduc, l'antique façade de Sainte-Croix et le ciel de saphir où voletaient des colombes.

« Adieu, dit-il ; adieu vie, adieu bonheur ! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



PIERRE ET CÉCILE

I

Madame de Faventine était seule dans son boudoir. Volontiers elle passait de longues heures en cette élégante retraite, et vraiment elle avait raison de s'y plaire; elle était là comme une perle dans son écrin, comme un portrait dans son cadre: la dame, beauté fanée, et le boudoir, mode surannée, dataient de la même époque. Ce jour-là il tombait une neige épaisse, mais chez madame de Faventine on ne rencontrait que les riantes images du printemps, des tableaux qui représentaient Tyrcis et Daphné dansant sur la verdure, des dessus de portes où les Grâces, les Ris et les Jeux tressaient des chaînes de fleurs, un plafond qui ressemblait à un bocage peuplé de divinités sylvestres, et partout des amours bouffis aux ailes écourtées.

A force de contempler ces scènes mythologiques, ces pelouses qui ne jaunissaient point, ces petits personnages toujours jeunes, toujours gais, toujours charmants, à force de marier le rose tendre au bleu céleste, madame de Faventine en était venue à oublier l'hiver et ses glaces, l'âge et ses cheveux blancs. Entourée de riants souvenirs, elle confondait le passé avec l'heure présente, ne comptait point les années, et laissait dire le monde qui avait le mauvais goût de ne plus la trouver jolie, et l'audace de prétendre qu'elle n'avait point su vieillir.

En ce moment, elle rangeait un petit meuble qu'elle appelait son coffre-fort, et elle examinait avec une douce mélancolie les chers trésors — fleurs, rubans, albums, lettres, bijoux — que renfermait chaque tiroir. Toutes ces choses disparaissent, jaunies, défraîchies, lui remémoraient des jours heureux, des joies mondaines, des succès de salons. Cette guirlande, elle l'avait portée à un bal dont elle avait été la reine; ce joli sonnet, c'était pour elle qu'un amateur de poésie l'avait rimé à la sueur de son front; cette miniature sur vélin, c'était le portrait de madame de Faventine en sa brillante aurore; c'est ainsi qu'elle s'était montrée pour la première fois au monde ébloui; ces photographies, c'était elle encore dans son âge mûr, toujours belle, imposante, admirée. Tour-nons les feuillets: voici les premières rides. Que ces photographes sont désobligeants! Les peintres ne disent point ainsi aux gens leurs vérités; mais après tout qu'importent les rides lorsque l'esprit

sait demeurer jeune? Celui de madame de Faventine avait toujours vingt ans; c'était un esprit aimable, folâtre, qui ne s'alambiquait point sur des questions sérieuses. Veuve avant d'avoir atteint l'âge de majorité, riche, sans enfants, cette jolie mondaine avait fait de la vie une fête perpétuelle. Pour elle, il n'y avait eu ni privations, ni sacrifices, ni devoirs austères, et dans sa frivolité elle n'en avait point aperçu autour d'elle. Heureuse, elle s'était efforcée de croire que le bonheur est le lot du plus grand nombre.

Elle commençait à vieillir, lorsqu'il lui tomba sur les bras une nièce charmante. Ce fut une bonne aubaine, un prétexte pour courir de plus belle les bals et les fêtes. Vite, elle dressa la petite Cécile à la coquetterie, lui enseigna l'art de plaire, la produisit dans le monde avec succès, partagea ses triomphes et se sentit rajeunir en sa compagnie.

Comme on savait que la jeune orpheline hériterait de la grande fortune de sa bienfaitrice, les demandes en mariage ne tardèrent point à abonder dans le boudoir rose. Cela ne faisait pas le compte de madame de Faventine: elle voulait bien établir sa chère nièce, mais elle n'entendait point la marier ainsi sans préambule. « La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait Mandane, et qu'Aronce, de plein pied, fût marié à Clélie! » Mademoiselle Cécile n'était pas plus pressée que les Précieuses de Molière; les louanges qu'on lui prodiguait l'enivraient un peu; cependant elle n'entraînait point encore dans sa vingtième année, lorsqu'elle se décida à épouser M. Pierre de Vernes, orphelin comme elle, riche et fort bien doué. Ce fut un mariage d'inclination, il n'est pas besoin de le dire: madame de Faventine n'en admettait pas d'autres.

Il serait difficile d'expliquer comment un jeune homme sérieux, raisonnable, distingué par son mérite, avait pu sympathiser avec une petite fille frivole, capricieuse, étourdie, si l'on ne savait que l'amour vit de contrastes. Peut-être aussi M. de Vernes avait-il deviné que les défauts de Cécile provenaient de sa mauvaise éducation, et n'avaient point pris racine en son cœur.

Après le départ de ces jeunes gens, madame de Faventine se trouva un peu esseulée; mais elle n'était pas femme à broyer du noir: d'ailleurs, pour se consoler et se distraire, elle avait les let-

tres de la nouvelle mariée. Et qui n'eût pris plaisir à les lire, ces longues missives dans lesquelles l'heureuse Cécile épanchait son cœur ? Elle était aimée comme elle avait désiré l'être ; elle vivait dans un enchantement perpétuel, au milieu des régions les plus éthérées ; notre monde sublunaire, triste vallée de larmes, n'existait plus pour elle.

Après l'avoir conduite en Suisse, en Italie, son mari venait de l'amener au bord de la Seine dans un vieux, très-vieux château, si bien conservé qu'il semblait défier les siècles. C'était justement le nid que la jeune femme avait rêvé, la retraite où elle avait souhaité de cacher son bonheur. Le paysage était ravissant, le fleuve à peindre ; le castel excitait l'admiration des touristes. Et jamais asile plus romantique n'avait abrité félicité plus parfaite. Pierre s'ingéniait pour procurer des distractions à sa bien-aimée ; non pas des divertissements prosaïques, vulgaires, mais des fêtes pour l'esprit et le cœur. C'étaient des rêveries au clair de lune, des poèmes que l'on allait lire ensemble dans une grotte ressemblant à celle de Fingal, des surprises continuelles, des cadeaux, des gerbes de fleurs rares ; de la musique, des illuminations au fond d'un parc aux arbres centenaires ; des promenades sur la Seine, dans un petit yacht aussi élégant et plus confortable que la trirème de Cléopâtre. Madame de Faventine lisait tout cela avec une joie attendrie mais sans étonnement ; elle avait bien compté qu'il en serait ainsi et, suivant elle, M. de Vernes n'accomplissait que son strict devoir. Puisqu'il s'était chargé de conduire Cécile dans les sentiers de la vie, il était juste qu'il s'efforçât d'aplanir les aspérités du chemin.

Hélas ! rien de stable sous le soleil ! Peu à peu les lettres de la jeune femme devinrent rares, courtes, semées de réticences et de réflexions mélancoliques. Elle ne parlait plus guère de son bonheur et des surprises que lui ménageait son mari ; en revanche elle ne manquait pas de dire que les jours de toute créature mortelle sont nécessairement remplis d'amertume, et que les joies de ce monde passent comme la fleur des champs. Cela faisait sourire madame de Faventine qui avait beaucoup d'expérience, et connaissait un peu les secrets du cœur humain.

« Cécile s'ennuie et regrette Paris, disait-elle. J'avais bien prévu qu'il en serait ainsi ; le mal n'est pas grand puisqu'elle touche au terme de son exil. Pauvre petite, combien je désire aussi la revoir ! Qu'il me tarde que Noël arrive ! »

M. et Madame de Vernes devaient quitter la campagne aussitôt après Noël. Selon la coutume anglaise, ils avaient prié quelques amis de venir passer les fêtes au château ; la bonne tante avait été la première invitée, et il était convenu qu'on retournerait ensemble à Paris.

Tout arrive à point à qui sait attendre : si nous voyons madame de Faventine seule dans son

boudoir, c'est qu'elle fait ses préparatifs de départ et met ses trésors sous clé. Aujourd'hui même elle ira rejoindre sa chère Cécile : elle a tant chanté Noël qu'à la fin il est venu.

II.

Tandis que madame de Faventine arrivait à toute vapeur chez sa nièce, les jeunes époux étaient en tête à tête au fond de leur demeure solitaire. Pierre lisait un journal au coin du foyer, Cécile feuilletait un album auprès d'une fenêtre ; tous deux semblaient préoccupés sinon tristes, agacés sinon maussades. La bise d'hiver se lamentait dans la haute cheminée, et le balancier de l'horloge antique oscillait avec une monotonie fatigante ; pas d'autres bruits ne troublaient le silence lorsque Pierre éleva la voix :

« Neige-t-il encore, chérie ? »

— Beaucoup, répondit Cécile ; la plaine est toute blanche, on ne distinguerait plus les chemins si des volées de corbeaux n'allaient s'abattre dans les ornières. C'est un tableau charmant, qui inspire le goût de la vie champêtre.

— Comme tu dis cela, ma Cécile ! T'ennuierais-tu ici, par hasard ?

— Oh certes ! en doutez-vous ? il faudrait être l'aïeule de Mathusalem pour se plaire dans votre château. »

Un nuage se répandit sur le front de M. de Vernes qui reprit sa lecture. Un instant après il essaya de renouer la conversation.

« Ma chère amie, dit-il, ne trouvez-vous pas que la cheminée fume ? »

— Je ne m'en étais point aperçue, mais puisque vous le dites je le crois, répliqua la jeune femme d'un ton bref. Et elle se remit à feuilletter son album comme pour couper court.

Pierre froissa le journal, contint son dépit et dit encore :

« Sais-tu, ma bonne Cécile, si l'on a rangé mon cabinet ? J'avais recommandé ce matin de faire quelques changements, de mettre un autre tapis... »

Madame de Vernes jeta l'album et s'écria avec aigreur :

— Il neige... la cheminée fume... a-t-on épousseté ma chambre ?... Vous ne sortez pas de là. Vraiment vous avez une conversation des plus intéressantes. »

Pierre impatienté lança son journal sur l'album.

« Ah ! madame, que voulez-vous que je vous dise ? Je suis un homme tout simple, tout uni, moi, je ne saurais vous suivre dans les nuages où vous vous égarez sans cesse. Pendant bien des semaines, j'ai respecté vos illusions et feint de partager vos idées fausses. J'ai eu tort, je me repens et je suis au bout de mon rouleau. On ne peut point passer ses jours à effeuiller des marguerites et à pourchasser des chimères. La poésie

c'est très-beau, mais à côté il y a beaucoup de prose, une maison à gouverner, des domestiques à surveiller, des comptes à examiner. On ne se doute pas de cela chez madame de Faventine : on y vit comme dans un rêve, on se nourrit d'encens, on s'enivre de fumée, on se figure que le rôle d'une jolie femme ressemble à celui des divinités indoues. »

Madame de Vernes leva la tête avec dignité.

« Vous pourriez, dit-elle, exercer votre éloquence sur un autre sujet ; il ne faut pas tourner ma tante en ridicule, parce qu'elle a été fort recherchée dans le monde, fort admirée.

— Fort admirée ? sauf le respect que je lui dois, il me semble que ses admirateurs existaient surtout dans son imagination. »

Cécile pinça ses jolies lèvres.

« Vous confondez madame de Faventine avec Bélise des Femmes savantes », fit-elle sèchement.

— Non, en vérité, j'apprécie très-bien la différence. Je veux dire seulement que votre tante, comme beaucoup d'autres, s'en faisait un peu accroire. Il n'est pas aussi facile que ces belles mondaines le supposent de subjuguier les cœurs, et telle coquette, qui attribue à ses charmes un pouvoir merveilleux, serait fort surprise si elle savait ce que pensent d'elle ceux qu'elle a voulu pétrifier d'admiration. Mais nous nous écartons de notre sujet, chérie. Que nous importe tout cela ? Si ma petite Cécile n'est point encore une maîtresse de maison accomplie, du moins elle n'est pas coquette et ne le sera jamais ; elle ne cherchera à plaire qu'à son mari...

— Sans doute. Mais vous savez, Pierre, on peut plaire sans avoir de la coquetterie, être entourée d'hommages sans l'avoir désiré...

— Qu'entendez-vous par là, ma chère amie ? Certainement une femme vertueuse, une bonne mère de famille mérite l'estime, le respect, la vénération même. Voilà ce que vous voulez dire, j'aime à le croire. »

Madame de Vernes ne répondit point : un domestique apportait un télégramme de madame de Faventine. La chère tante annonçait qu'elle serait à six heures du soir à la gare la plus rapprochée du château.

« Quel bonheur ! s'écria Cécile, j'irai la chercher moi-même.

— Je vous accompagnerai, dit Pierre, et nous pourrions nous arranger pour arriver un peu avant le train ; j'ai à parler au maire du village : je passerais chez lui, si vous vouliez bien attendre quelques minutes à la station.

Madame de Vernes regarda la pendule.

— Alors je n'ai que le temps de m'habiller, dit-elle. Nous prendrons la voiture, je pense, ma tante serait fort mal en traineau.

— Évidemment. »

Madame de Vernes monta chez elle toute sou-

riante ; son front s'était rasséréné quand elle avait appris la prochaine arrivée de sa tante.

« Hâtons-nous, Lydia, dit-elle à la femme de chambre. Et d'abord écartez les rideaux des fenêtres ; le jour baisse tellement !... »

L'appartement de Cécile avait vue sur la Seine qui, de ce côté, baignait le mur du château. Autrefois les jeunes époux venaient souvent se pencher aux fenêtres, pour pêcher à la ligne et jeter des fleurs que le courant entraînait ; mais Pierre n'aimait plus la pêche à la ligne, et souriait d'un air de pitié lorsqu'on lui parlait de faire des ronds dans l'eau, de sorte que Cécile avait pris la Seine en grippe et volait obstinément ses croisées.

Mademoiselle Lydia s'était empressée d'obéir et tenait à deux mains les épais rideaux ; mais, au lieu de les relever en draperies, elle fit un geste de surprise et laissa retomber l'étoffe soyeuse. Elle venait de voir sur le fleuve, en face des croisées, une barque conduite par un jeune homme qui luttait contre la bise et le courant pour maintenir en place son frère esquif.

« Madame, dit-elle, répondant à un regard de sa maîtresse, c'est ce monsieur qui est toujours à rôder autour du château. Le voilà dans une yole, juste en face... et si près !... Il empêche la yole d'aller à la dérive ; c'est difficile, car le vent la pousse. Et il regarde les fenêtres, il les dévore des yeux... Ah ! mais il a un compagnon aujourd'hui ; c'est étonnant : on était habitué à le voir seul. Je me demande ce qu'on peut faire sur la Seine par un temps comme celui-ci. »

Cécile était un peu hautaine et savait mieux que personne tenir ses gens à distance ; mais elle accordait quelques privilèges à mademoiselle Lydia, qui était la fille d'une ancienne femme de chambre de madame de Faventine ; elle écouta donc ce babillage avec assez de patience.

« Fermez les rideaux », dit-elle ensuite d'une voix brève.

Puis elle s'assit loin des croisées, et s'entretint avec elle-même aussi longtemps que dura sa toilette.

Or voici ce que madame de Vernes se disait, tout en regardant sa gracieuse image que réfléchissaient trois ou quatre glaces placées avec art devant elle.

« C'est pour contempler mes fenêtres que cet inconnu brave le froid et le vent du Nord ; c'est pour me voir, pour essayer d'entendre le son de ma voix, qu'il erre dans la neige depuis huit jours. Que cela est donc fâcheux, regrettable, compromettant !... Et si j'attire ainsi les regards au fond de cette solitude, à quelles obsessions ne serai-je point en butte à Paris ? Vraiment tout n'est pas roses dans la vie d'une jeune femme, et je ne sais pourquoi on désire tant d'être jolie. C'est un don bien funeste que la beauté, puisqu'il nous vaut de telles admirations. »

III.

Lorsque M. et madame de Vernes se rendirent à la gare, le ciel s'était éclairci, le croissant de la lune brillait mince et pâle à l'horizon; il faisait froid, et la voiture passait avec un bruit aigre sur la neige durcie. Les chevaux glissaient tellement que l'on dut les mettre au pas, et se décider à les faire ferrer à glace pour revenir au château.

On n'arriva à la station que peu de minutes avant le train. Pierre courut chez le maire du village, le cocher alla chez le maréchal-ferrant, et Cécile demeura seule pour recevoir la voyageuse.

Madame de Faventine était transie; elle apprit avec satisfaction qu'elle aurait le loisir de se chauffer dans les salles d'attente. Sans perdre de temps, elle s'installa auprès d'un énorme poêle, fit asseoir sa chère nièce à ses côtés, et entra en conversation comme si elle eût été dans son boudoir. Aussi bien personne ne pouvait l'entendre: deux trains venaient de se croiser, on n'en attendait pas d'autres, les employés dinaient, et les salles étaient désertes. D'ailleurs il n'y avait jamais beaucoup de voyageurs dans cette petite gare. Une seule lampe éclairait la première pièce, laissant dans l'ombre tout le reste mais surtout le coin où s'étaient réfugiées les deux dames.

Cette obscurité, cette solitude, ce profond silence conviaient aux épanchements de l'amitié, et Cécile, qui avait hâte de verser ses chagrins dans le cœur de sa tante, en vint promptement aux confidences. Après avoir répandu quelques larmes, elle déclara d'une voix émue que l'arrivée de madame de Faventine était pour elle un grand sujet de consolation.

La voyageuse l'interrompit:

« Que dis-tu donc, enfant? On ne console que les affligés, et tu es heureuse, je l'espère? »

Madame de Vernes leva ses beaux yeux au ciel, c'est-à-dire vers la lampe qui se balançait au plafond.

— Heureuse, moi! murmura-t-elle. Ah! ma tante, je suis bien à plaindre, au contraire: Pierre ne m'aime plus! »

Madame de Faventine fit un soubresaut.

« Pierre ne t'aime plus? répéta-t-elle abasourdie. En es-tu sûre? »

— Trop sûre, hélas! et bientôt vous l'aurez aussi, cette triste certitude, vous verrez comment il me traite.

— Mais c'est incroyable! Quoi! Pierre de Vernes, ce bon et loyal jeune homme, ce caractère chevaleresque!... »

Cécile sourit avec amertume.

« Étrange chevalier! dit-elle, qui voudrait transformer la dame de ses pensées en une sorte de femme de charge. Savez-vous pourquoi il m'a épousée? Pour que ses domestiques soient surveillés, qu'il n'y ait pas de gaspillage dans sa

maison, pour que je tienne les comptes, que je fasse raccommoder le linge... »

— Quelle abomination! ah! ma pauvre enfant!...

— Et ce n'est pas tout. Non-seulement il veut me réduire à cet abaissement, mais encore il est sans égards. Je pourrais vous citer mille traits, un seul suffira: Hier, oui, hier au soir, je m'étais mise au piano, et je chantais ce lied de Schubert qu'on applaudissait tant à Paris: *Mein Ruh' ist hin*.

— Tu le chantes comme un ange, interrompit madame de Faventine. J'ai vu des hommes remarquables tressaillir au son de ta voix, t'écouter avec recueillement, et se plonger ensuite dans une profonde rêverie. Ceux-là, ma Cécile, ne t'oublieront pas de longtemps, je le crains pour leur bonheur et leur repos.

— M. de Vernes ne leur ressemble guère, répliqua tristement la jeune femme. Elle soupira, essuya ses beaux yeux humides et reprit:

— Ces mélodies de Schubert sont si émouvantes, que je ne pourrais même les fredonner de sang froid; or, hier, j'avais mis dans mon chant plus d'expression encore que de coutume, et lorsque j'eus fini mes yeux étaient inondés de douces larmes. Je m'approchai de Pierre, convaincue qu'il partageait mon émotion: Oh! cher, m'écriai-je, si la pauvreté venait à nous atteindre, et s'il nous restait une cabane dans les bois, un piano et notre bibliothèque, ne dirions-nous pas: A quoi sert la fortune et pourquoi la désire-t-on? »

Madame de Faventine baisa le joli front de sa nièce.

« Petite folle, lui dit-elle, il ne faut pas ainsi faire fi de la fortune; mais enfin ton exaltation était assez naturelle. Que te répondit M. de Vernes? »

Cécile sourit dédaigneusement:

— Il ne me répondit point, ma tante, il dormait.

— Il dormait? Juste ciel!

— Cela me navra; je me mis à sangloter; il s'éveilla un peu confus et s'excusa sur ce qu'il était plus de minuit.

— La belle excuse!

— N'est-ce pas? Et, je le répète, il me serait facile de vous citer une foule de traits du même genre.

— Mais alors, ma chère enfant, ton sort est déplorable. Combien tu dois m'en vouloir! car enfin c'est moi qui t'ai mariée.

— Non, non, ma tante, vous n'avez aucun reproche à vous faire; c'est moi qui ai choisi M. de Vernes, qui l'ai préféré à tous, et si j'étais libre encore, c'est toujours lui que j'épouserai.

— Comment? tu l'aimes malgré tout?

— Plus que jamais! jugez si je suis malheureuse.

— Pauvre petite! Mais je ne te quitterai plus, nous pleurerons ensemble.

— Et vous me guiderez, vous me protégerez.. C'est que j'ai bien besoin de vos conseils, comme vous allez le voir... car je ne vous ai pas tout dit,

— Vraiment ? Il y a autre chose encore ?

— Oui, ma tante, une chose fâcheuse : quelqu'un a deviné combien je suis malheureuse, quelqu'un compatit à mon affliction.

— Un jeune homme ? interrompit la tante sagace et expérimentée.

— Il est très-jeune en effet. Figurez-vous que tout le jour il vague mélancoliquement autour du château ; il feint d'examiner les tourelles, les bas-reliefs, il se promène le long du parc, il va et vient dans un canot sur la Seine, et quand il m'aperçoit, ce qui arrive rarement, il me regarde avec un respect si profond, une compassion si discrète !...

— Tu le connais ?

— Pas du tout ; mais il est probable qu'il m'a rencontrée autrefois dans le monde.

— Et qu'il n'a pu t'oublier. Pauvre jeune homme !

— Vous comprenez, cher tante, combien c'est regrettable. Il faut absolument que cet étranger s'éloigne, qu'il ne me revoie jamais, qu'il ne pense plus à moi. Mais comment faire ? Je n'ose en parler à M. de Vernes, d'abord parce qu'il prétend qu'une femme vertueuse n'inspire pas de passions romanesques.

— Ton mari dit cela ? Quel paradoxe ! Il ne connaît guère le cœur humain. Est-ce que Laure de Noves n'était pas une femme vertueuse ? et Béatrice Portinari ? et... et tant d'autres ? ajouta la bonne dame qui faisait un retour sur elle-même.

— Ce qui m'a déterminée surtout à garder le silence, reprit Cécile, c'est que j'ai craint de courir au-devant d'un malheur... d'un duel... que sais-je ? Oh ! ma tante, si Pierre devait se battre en duel j'en mourrais de chagrin.

Madame de Faventine parut réfléchir.

« Ce jeune homme est-il ici depuis longtemps ? demanda-t-elle.

— Je l'ai aperçu il y a huit jours pour la première fois, chère tante ; mais j'ai lieu de croire qu'il est arrivé en même temps que nous, ou du moins qu'il m'a vue au printemps. J'ai trouvé dans un livre que j'avais laissé sur un banc, au bord de la Seine, des stances qu'il a dû composer à mon intention, et placer furtivement entre les pages. Or ces vers commencent ainsi :

Le rossignol chantait dans les bosquets fleuris,
Quand sous le vert feuillage, un matin, je la vis.
Rêveuse, elle effeuillait des grappes de cythère.
Et je disais aux vents, je disais à la brise :
Apportez sur votre aile...

« Qu'est-ce que tu me récites là ? interrompit madame de Faventine ; ces vers ont été écrits pour moi, il y a un quart de siècle ; dans quel livre les as-tu trouvés ? Dans un de ceux que je t'ai envoyés, sans doute ?

— Précisément, répondit Cécile un peu interdite.

— C'est cela. J'ai la mauvaise habitude d'égarer dans mes livres toutes sortes de paperasses. Mais, chère innocente, comment n'as-tu pas vu que c'était de vieux papier et d'ancienne écriture ? Au reste, cette poésie ne change en rien la situation qui me paraît embarrassante. Il est vrai que tu vas revenir à Paris, mais cet inconnu t'y suivra... il t'y suivra très-certainement ; je le sais par expérience : je me souviens que le baron de...

Cécile interrompit la vieille dame, lui serra la main et montra deux hommes qui entraient à la gare.

— C'est lui, dit-elle bien bas en désignant le jeune homme.

Les nouveaux venus riaient et causaient bruyamment ; ils s'assirent dans la première salle et continuèrent leur conversation à très-haute voix. Une cloison les séparait des deux dames qu'ils n'avaient point aperçues et qu'ils ne pouvaient voir maintenant, lors même qu'elles n'eussent pas été tout à fait dans l'obscurité.

« J'étais sûr que notre promenade sur la Seine nous ferait manquer le train, disait le plus âgé des deux voyageurs. Sans reproche, mon cher Ludovic, je me serais bien passé de cette distraction. Comme cela va être amusant de rester ici jusqu'à huit ou neuf heures !

— Nous n'y resterons pas, répondit M. Ludovic. Dès qu'un employé subalterne apparaîtra, je lui graisserai la patte, moyennant quoi il se chargera de prendre nos billets et de venir nous chercher à l'auberge quand il faudra partir.

— Et vous persistez à vouloir voyager en troisième classe par ce froid aigu ?

— J'y suis bien forcé : mes fonds baissent énormément ; songez que j'ai parcouru presque toute la France.

— Sans doute, sans doute, vous devez dépenser gros. Le travail que vous avez entrepris vous coûtera bon.

— Ah ! cher, vous savez : il faut semer pour recueillir.

— Mais, mon pauvre Ludovic, c'est que vous n'êtes pas sûr du tout de recueillir. Si le public n'allait pas goûter votre livre ? Vous avez choisi un sujet qui a été traité si souvent... L'histoire de tous les anciens châteaux de France !... Chacun la connaît cette histoire. Il n'est pas de petit castel qui n'ait été décrit par le menu, il n'est pas de ruine qui n'ait eu ses poètes, ses peintres, ses historiens.

— Qu'importe, mon ami Gustave ? je ne me vante point d'avoir fait mieux que les autres, mais j'ai fait autrement, et me suis donné plus de peine peut-être. Non-seulement j'ai vu de mes yeux les choses dont je parle, mais encore j'ai écrit mon ouvrage en présence de ces anciens monuments, j'ai passé de longues semaines dans de misérables auberges...

— Vous avez vu, vous avez vu... interrompit

Gustave; ce n'est point l'intérieur du château de M. de Vernes que vous avez vu.

— Ah! c'est le seul... partout ailleurs on m'a promené des caves aux greniers.

— Quoi! ces grands seigneurs...

— Cher, la vérité avant tout: j'ai eu plus souvent affaire aux portiers qu'aux châtelains, mais enfin, si pauvre, si inconnu que je sois, on m'a permis de tout visiter, absolument tout... c'est au surplus, une chose que l'on ne refuse guère.

— Alors comment se fait-il que M. de Vernes?

— C'est depuis son mariage. Auparavant on laissait voir les salles antiques aux touristes, lors même que le maître du logis était là. Maintenant, on ne peut entrer qu'en l'absence de Monsieur et de Madame. Du reste il n'y a rien de bien remarquable: tout a été bouleversé, détruit; on m'a parlé seulement de quelques rosaces, d'une cheminée soutenue par des cariatides, d'un plafond dont les poutres sculptées ressemblent à une dentelle.

— Est-ce madame de Vernes que nous avons aperçue à une fenêtre?

— Madame de Vernes! vous rêvez, Gustave; ce n'était que la soubrette.

— Possible; la bise glacée avait mis des larmes dans mes yeux et j'ai entrevu vaguement une figure de femme.

M. Ludovic eut un rire moqueur.

— Cher, dit-il avec ironie, madame de Vernes n'est pas une femme, c'est une petite déité, ou du moins une créature d'une essence particulière et très-parfaite.

— Vraiment? Un peu mijaurée, n'est-ce pas?

— Un peu! Je vous dis qu'elle se croit pétrie d'un autre limon que nous, pauvres plébéiens.

— Elle est jolie?

— Euh... elle n'est pas laide.

— Riche?

— Oui, assez riche. Malgré cela, ce n'est pas moi qui aurais voulu l'épouser; si l'on m'eût offert sa main j'aurais répondu: « Merci bien, c'est trop cher. » Cette petite personne-là, mon bon, ruinera son mari.

— Bah!

— Oh! ce sera bientôt fait, m'a-t-on dit à l'auberge. Elle a été si drôlement élevée... Ce qu'elle sait le mieux, c'est gaspiller sa fortune.

— Elle est prodigue?

— Pas précisément; d'ailleurs ici, à la campagne, elle ne peut faire de grandes dépenses; mais chez elle tout va à la débâcle, tout est au pillage. C'est une maîtresse de maison absolument nulle. Ne lui parlez pas de gouverner son ménage, de s'assurer si ses domestiques sont probes et gagnent leur salaire. Ah bien oui! elle croirait se commettre. Je l'ai comparée à une déesse, mais c'est une véritable idole; elle ne voit rien, n'entend rien, ne se mêle de rien...

— Et son mari la laisse faire?

M. Ludovic haussa les épaules.

— Le pauvre homme! Que voulez-vous qu'il lui dise? Il l'aime à en perdre la raison. Il voit bien qu'elle n'a pas assez de fortune pour vivre en princesse et ne prendre aucun intérêt aux choses du ménage; mais il n'ose point la mettre au pas. Il risque timidement quelques objections, quelques conseils: madame se fâche et il baisse pavillon... Mais voici un facteur... Eh! facteur, écoutez un peu; je voudrais vous prier de nous rendre un service, mon garçon. »

L'employé de la gare accourut, prêta l'oreille, promit de faire ce qu'on lui demandait, et les deux voyageurs sortirent aussi bruyamment qu'ils étaient entrés. Il était temps: madame de Faventine ne pouvait plus se contenir. Dès qu'ils eurent disparu, elle se dressa majestueusement.

« Quelles espèces! dit-elle avec un profond mépris.

— Quelle leçon! murmura Cécile confuse.

— Plait-il, ma nièce? Vous appelez cela une leçon!

— Oui, ma tante, et, Dieu aidant, je saurai la mettre à profit. »

C'est une grande chose que la bonne volonté; c'est parfois tout ce que la miséricordieuse Providence demande aux pauvres humains. « Paix aux hommes de bonne volonté » disaient les anges à Bethléem. « Aide-toi, le Ciel t'aidera » dit la sagesse des nations. Madame de Vernes a bonne volonté; Dieu bénira ses efforts, espérons-le, et ce sera un heureux ménage que celui de Pierre et de Cécile.

MICHEL AUBRAY

LEQUEL CHOISIR

SUITE

Le jeune homme, en se retournant, avait retiré sa main des mains qui la retenaient ; ce mouvement suffit pour interrompre le sommeil agité de l'inconnue. Elle se dressa dans un soubresaut fébrile et ouvrit les yeux, deux grands yeux mélancoliques et décolorés, dont le regard vague ne se fixait pas, ce regard révélateur de la folie !

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec angoisse ; viendraient-ils nous réclamer... »

— Vous savez bien, mère, que nous n'avons plus rien de commun avec eux. Dormez en paix, vous avez tant besoin de repos ! »

Madame Lecomte referma les yeux et Paule n'osa plus remuer. Sa situation commençait à lui inspirer des réflexions assez désobligeantes : sur le grand chemin un tapage qui l'effrayait justement ; ici, un silence presque solennel qu'elle n'osait troubler en s'éloignant.

« *Mea culpa* ! songeait-elle, j'aurais mieux fait d'attendre monsieur le curé. Ah ! l'on ne me prendra plus à courir la campagne sous la conduite d'un enfant de chœur. »

Cependant, intéressée malgré elle par la scène dont elle se trouve le témoin forcé, de nouveau elle regarde dans la grande chambre.

La malade a rouvert les yeux et balbutie comme en rêve :

« Tu n'as oublié personne, n'est-ce pas?... Ils sont cruels, vois-tu... ils iraient te tourmenter là-bas... sous terre, dans sa tombe noire... s'il leur restait dû quelque chose ! Jette dans sa fosse notre château, notre luxe... mes diamants et notre galerie de tableaux... et les porcelaines de Saxe et les chinoïseries... et les armes de prix... et tout ! tout ! tout !... c'est de l'argent cela ! Jettes-y encore mon anneau de mariage... et ce morceau de pain... mon dernier morceau de pain ! Que nous importe la faim, n'est-il pas vrai ? Nous n'avons jamais redouté que le dés... »

Henri Lecomte arrête le mot fatal sous un baiser. Il fait rasseoir sa mère, et la berce dans ses bras, comme un enfant malade :

« Mais vous savez bien que l'honneur est sauf ! Vous savez bien que personne n'a souffert à cause de nous ! Vous savez bien que pas une larme n'a coulé de notre faute ! Vous savez bien que je... »

— Ah ! oui... je sais... je sais que je t'aime et je te bénis ! »

Un silence succède à cette explosion de tendresse. Paule croit la pauvre mère rendormie et veut de nouveau s'échapper. Dans sa précipitation maladroite, elle agite les branches de l'if qui heurtent les vitres.

« Qu'est-ce ? fait encore l'insensée. Ah ! oui... c'est le souffle... c'est le souffle qui passe... Que t'a-t-il inspiré depuis hier ? je veux l'entendre... dis-moi tes vers ! dis-les tout de suite ! »

Elle devient impérieuse ; un éclair d'impatience brille dans son regard ; son fils soupire profondément.

« Tu le désires ? Écoute donc », lui dit-il.

Et lentement, à demi-voix, scandant les vers pour accentuer musicalement le rythme, le poète dit :

BONJOUR

Après toute une nuit d'insomnie et de fièvre,
La marche déjà lasse et lourde avant le temps,
Il s'en allait songeur, un soupir à la lèvre
Et l'esprit fatigué par ses désirs flottants.
Sur le même chemin, d'une joyeuse allure,
Cil vif, sourire gai, splendeur chevelure,
Chantant à pleine voix un enfant s'avancait.
Sans interrompre alors ses refrains de quadrilles :
« Bonjour au voyageur ! » dit-il entre deux trilles.
Et le marcheur s'émut à ce simple souhait.

La bise s'élevait, orageuse et sifflante,
Faisant trembler l'ogive au sommet des vieux murs
Et, dans un tourbillon de poussière brûlante,
Enveloppant, tordus, grappe verte, épis murs.
Le pèlerin farouche, éperdu, l'âme aigrie,
Comparait la tourmente aux luttes de la vie,
Et sa plainte, en blasphème, était près de jaillir :
« Bonjour au voyageur ! » dit, en passant, la veuve.
Et ce vœu sympathique exhalé dans l'épreuve
Arrêta son blasphème et le fit tressaillir.

Plus loin, c'était midi... surgissant de la brume,
Le soleil, de la terre avait fait un brasier ;
Le sol brûlait, pareil au cratère qui fume,
Et l'oiseau n'avait plus de chants dans le gosier.
Deux fiancés, pourtant, marchaient sans lassitude,
L'un sur l'autre appuyés, tout à leur solitude ;

La solitude à deux, ce doux rêve du cœur...
Mais en voyant assis, au détour de la route,
Le marcheur las et seul qu'ils plainquirent sans doute,
Ils dirent à la fois : « Bonjour au voyageur ! »

« Bonjour ! » lui dit encore, en passant, le vieux prêtre
Cherchant une brebis ravie à son bercail.

« Bonjour ! » dit un soldat blessé, mais fier de l'être.

« Bonjour ! » dit un vieillard, vétéran du travail.

Bonjour !... le voyageur, à force de l'entendre

Ce mot, ce simple mot, sut enfin le comprendre

Et son cœur se fondit pour le dire à son tour...

Le bonjour !... c'est le mot de céleste origine

Traduit de l'Évangile, à la page divine

Où Jésus enseignait l'universel amour...

Eh bien ! bonjour à vous, frères de la pensée

Qui dévorez la route où se traînent mes pas !

Chantres mélodieux à la voix cadencée,

Bonjour, nombreux amis que je ne connais pas !

S'il en est parmi vous que la torture étreigne,

Dont la douleur se taise et stoïquement saigne,

Je souhaite, pour eux, la force tout le jour...

Si d'autres ont trouvé, pour leur charmer la voie,

De l'ombre, des gazons, des parfums, de la joie,

Ah ! que Dieu les épargne !... A tous, frères, bonjour.

Bonjour... bonjour... répète tout bas la vieille
mère, apaisée par la mélodieuse déclamation,
comme Saül par la harpe de David.

Et bientôt sa respiration bruyante et régulière
annonce qu'elle dort cette fois profondément.

« Enfin ! » soupire Paule, émue et soulagée en
même temps. Alors, sans se soucier davantage
d'attirer l'attention, elle quitte précipitamment sa
cachette et regagne le chemin. Le groupe batail-
leur l'a quitté ; mais Tony l'arpente dans tous les
sens avec des appels désespérés.

« Demoiselle, crie-t-il, demoiselle, où donc que
vous êtes ? demoiselle, demoiselle !

Ah ! seigneur Dieu, poursuit-il en l'aperce-
vant, quelle peur que vous m'avez faite ! Je vous
croyais perdue pour tout de bon ! C'est pas pour
me vanter, mais tout de même ce chemin-ci n'est
pas le vrai : il nous faut rebrousser jusqu'à chez
la Marianne. Un fameux coup de pied, pas moins !
Mais bah ! en courant tout le temps... l'agilité,
la promptitude, je ne connais que ça, moi ! »

Le soleil disparaissait au couchant ; de grandes
ombres s'allongeaient dans les vallons, et les va-
peurs du soir flottaient sur les prairies. Là-bas,
la Saône entre ses vertes rives, scintillait encore
par endroits sous les dernières flèches d'or de
l'astre mourant ; et très-loin, à l'extrême horizon,
le mont Blanc plongeait dans l'éther sa silhouette
imposante, légèrement teintée de rose.

C'était poétique et saisissant, mais de trop
pressantes préoccupations avaient envahi Paule
pour qu'elle demeurât sensible aux charmes du
paysage ; elle comptait les minutes et luttait de
vitesse avec le crépuscule qui tombait rapidement.

Tout à coup, au brusque détour du chemin, elle
s'arrêta épouvantée : les batailleurs de tout à
l'heure, maintenant réconciliés, se ravisant, re-

tournaient sur leurs pas pour regagner la Vogue.

À la lueur douteuse du crépuscule, la vue
troublée par de récentes libations, ils prirent la
jeune fille pour une danseuse villageoise qui dé-
sertait le bal, et voulurent l'y reconduire :

« On ne passe pas ! » crièrent-ils d'une seule
voix, en lui barrant le chemin.

— On ne passe pas ? C'est ce que nous allons
voir ! » riposta l'enfant de chœur, brave comme
un coq de bruyère ; et les poings crispés, les che-
veux plus hérissés que jamais, il s'apprêtait à
charger seul ce redoutable front de bandière.

Les huées qui l'accueillirent ne promettaient
rien de bon, quand le galop d'un cheval fit ré-
sonner le chemin.

« Au large ! » ordonna le cavalier, qui jugea la
situation d'un coup d'œil.

— Au large vous-même ! » répliqua brutale-
ment la bande.

Le cavalier leva silencieusement sa cravache
et fondit sur les récalcitrants.

« Ah ! c'est vous, monsieur Lecomte ! » s'écrièrent-
ils subitement dégrisés. Si l'on vous avait re-
connu plus tôt... »

Le reste de la phrase se perdit dans une dé-
bandade générale.

« Faut pas croire que je n'en aurais pas tiré la
demoiselle tout seul ! » affirmait Tony le plus sin-
cèrement du monde. On est Français tout comme
un autre, voyez-vous, la bravoure, les coups de
poing, je ne connais que ça, moi ! C'est égal, con-
tinua-t-il en changeant de ton, puisque vous
v'la, monsieur Lecomte, votre cheval ne serait
peut-être pas de refus pour porter la demoiselle
des Ormes jusque chez son papa... »

La demoiselle des Ormes, qui venait de se four-
ler le pied en essayant de fuir, voulut protester
contre cette insinuation peu voilée ; mais la fati-
gue, la souffrance et l'émotion faisaient trembler
sa voix, qui s'éteignit dans son gosier.

Peu d'instants après, à demi affaissée sur la
selle, Paule se laissait machinalement conduire
par son nouveau guide qui cheminait à pied, di-
rigeant la monture. Peu de paroles s'échangeaient
entre eux et malgré la facilité de la jeune fille à se
mettre à l'aise, elle se sentait troublée, cette fois,
et ne se dissimulait pas l'étrangeté de l'aventure.

Les rayons du couchant avaient fini de s'étein-
dre un par un ; les étoiles s'allumaient au ciel ; et
la lune, en se levant, jetait sur les feuillages de
longues traînées lumineuses. L'angelus ne tin-
tait plus dans les villages voisins ; mais tandis
que les bruits du jour s'apaisaient, le marteau
d'un forgeron troublait encore le silence de la cam-
pagne, et la rouge lueur de sa forge servait de
point de repère aux vigneronniers attardés.

Paule, tournée vers Montaigu, regardait le
sombre profil de la ruine se détachant sur l'horizon
que blanchissait la lune ; aucun mouvement ne
s'y révélait ; le silence et l'ombre l'enveloppaient
tout entière. À force de l'examiner cependant, et

à mesure qu'elle s'orientait mieux, elle reconnut cette masse noire pour l'avoir souvent aperçue le soir, quand une rêverie prolongée la retenait à la fenêtre. Mais alors une lumière y scintillait...

« C'est le comte qui veille ainsi chaque nuit, » dit-elle en regardant le jeune homme à la dérobée.

Il s'était alors découvert la tête et marchait le front nu, comme s'il avait besoin de le rafraîchir en le baignant dans l'air du soir.

A quoi songeait-il ?

Paule se rappela la scène entrevue un peu plus tôt; l'éloge de Henri Lecomte, prononcé devant elle par des bouches différentes, lui revint en mémoire; et devant cette jeune vie pleine de mérites et visitée par l'épreuve, elle le savait maintenant, la fille de Pierre Barance se sentit prise de respect et se mit à songer.

Elle songeait encore, quand la vue des ormes familiers la tira de sa rêverie; à l'autre extrémité de l'avenue, la maison paternelle s'ouvrait comme un port de salut; un mouvement inusité se produisait dans la grande cour; les lanternes s'agitaient en divers sens, et Tony prétendit même distinguer quelques torches.

« Dame ! on s'inquiète de ne pas voir la demoiselle rentrer, supposa-t-il ; et l'on fait branle-bas général pour y courir à ses avances. »

C'était vrai : le père et l'aïeul, pressant leur départ de Mâcon pour revoir plus tôt leur fille à laquelle ils ramenaient Antoinette, n'avaient trouvé au logis qu'une déception :

« Ce petit sans cervelle de Tony aura perdu mademoiselle dans la campagne ! » affirmait Catherine. Et la grosse fille leva ses mains en l'air pour s'arracher les cheveux, au grand dommage d'une pile d'assiettes qu'elle laissa échapper dans ce mouvement.

L'inquiétude de M. Chauvel n'était guère moins bruyante; et il entamait la longue nomenclature des maladies et des infirmités qu'on peut gagner au clair de lune, quand Pierre Barance coupa court à ces stériles doléances en arrêtant Jacques qui détalait.

« C'est inutile : nous remontons en voiture. Tu as compris ? »

— Compris ! »

Et, renseigné par Catherine qui connaissait la veuve, le père anxieux allait courir à la recherche de sa fille quand celle-ci apparut dans l'équipage que l'on sait.

« Nous devons une grande reconnaissance et bien des excuses à M. le comte du Maine, fit-elle en désignant le jeune homme à son père.

— Monsieur le comte me permettra, je l'espère, d'aller acquitter ma dette chez lui, mon enfant; mais, en attendant que j'aie cet honneur, je le prie instamment de vouloir bien prendre quelque repos sous mon toit. »

Pierre Barance avait mis tant de cordialité dans son invitation, que Henri Lecomte ne crut pas pouvoir la refuser. A la droite de Paule que l'on

dut porter à table, l'enflure de son pied l'empêchant de marcher, il s'assit au dîner de famille, fort retardé par les circonstances. Une maîtresse de maison en possession de toute sa liberté d'esprit aurait souffert, sans doute, d'offrir à un étranger un potage salé outre mesure par une ébullition prolongée, un ragoût veuf de sauce et un rôti desséché; M. Chauvel en éprouvait une évidente humiliation; mais Paule était sous l'empire d'impressions trop multiples pour s'arrêter à ces détails. Elle prenait une part active, cependant, à la conversation et déguisait un reste d'embarras sous un feint enjouement.

Antoinette l'écoutait avec intérêt, la regardait avec admiration, et se félicitait à chaque instant d'être venue si à propos :

« Je te servirai de sœur grise, disait-elle; sois tranquille, ma petite Paule : je sais appliquer les compresses, enrouler les bandes, et je m'engage à te guérir en peu de jours ! »

Au salon la causerie s'anima davantage: M. Chauvel surexcité par les incidents de la journée ne s'endormit pas; M. Barance, tout au bonheur d'avoir retrouvé sa fille à peu près saine et sauve, oublia sa meute et ses projets pour ne s'occuper que d'elle avec une sollicitude enjouée; et les jeunes filles se laissèrent aller sans contrainte à un babil intime plein de charme et d'abandon.

Henri Lecomte, plus sérieux qu'elles, avec une ombre de mélancolie sur son visage sympathique, sut les faire sourire et les intéresser cependant.

Habitué au beau monde parisien, il connaissait tous les grands noms; il avait coudoyé tous les personnages en évidence, et il narrait de piquantes anecdotes avec esprit et convenance. Ses devoirs ou ses goûts l'avaient entraîné souvent à l'étranger; non-seulement les capitales lui semblaient familières, mais les humbles sites, les paysages ignorés, chers au touriste qui les découvre, lui avaient dit leur secret, et s'il n'épanchait que sobrement ses souvenirs personnels, on devinait du moins, en l'écoutant, un artiste et un poète.

« Comment trouvez-vous ce jeune homme?... demanda M. Chauvel aux jeunes filles, après son départ.

— Fort bien, mon oncle, » répondit Antoinette.

Paule feignit de s'absorber dans le débrouillement d'un écheveau et s'abstint de toute réflexion.

Mais plus tard, dans la soirée, quand elle revit la leur lointaine, solitaire comme un phare :

« Le voilà qui veille... pensa-t-elle; que fait-il?... Il écrit, sans doute; il rêve... pauvre jeune homme ! »

Et Paule s'endormit en murmurant :

S'il en est, parmi vous, que la torture étreigne,
Dont la douleur se taise et, stoïquement saigne,
Je souhaite pour eux la force tout le jour...

(A suivre.)

MÉLANIE BOUROTTE.

LE 18 MARS

L'hiver a fui vers la montagne,
La neige a quitté les vallons,
Et le ruisseau dans la campagne
Roule ses mobiles sillons.

La violette se parfume
Sous la haie, au bord du chemin;
Dans son lit couronné d'écume
L'eau des sources tressaille et fume
Au souffle attiédi du matin.

Les frais boutons germent sans nombre;
L'herbe reluit sous les vergers;
La mousse de son vert plus sombre
Tapisse le flanc des rochers.

Le muguet arrondit sa perle
Au soleil clair, luisant et beau;
Dans les bois, la chanson du merle
Réveille enfin la pâle Écho.

La sève aux bourgeons monte et glisse;
Déjà l'abricot diligent
Sur la pourpre de son calice
Épanouit sa fleur d'argent.

La nature, qui recommence,
Étale à nos regards épris
Toute la grâce de l'enfance,
Toute la fraîcheur d'un souris.

Notre joie est d'autant plus vive
Au retour de ce temps si beau,
Que votre fête nous arrive
Sur les ailes du renouveau.

Ah ! puisse, telle est ma prière,
Puisse votre chaste patron
Faire que votre vie entière
Soit toujours la jeune saison !

Ainsi que vous, j'ai de la vie
Vu le printemps épanoui;
Mais de ces beaux jours qu'on envie
Le parfum s'est évanoui.

Au déclin des froides années
Je ne puis, hélas ! que cueillir
Quelques fleurs dès longtemps fanées
Au rameau d'or du souvenir.

ÉLIE PUFFENEX,

REVUE MUSICALE

Théâtre-Italien : Reprises. — Johann Strauss. —
Madame de Sparre.

Décidément le Théâtre-Italien a la vogue cet hiver, et quand nous disons la vogue, ceci n'a rien de commun avec la mode passagère qui attire, pour quelques jours, le public vers un théâtre. Le nouveau directeur a compris qu'à cette époque où l'art semble mort, il fallait le réveiller avec de grands artistes, de belles œuvres et de puissantes voix; alors il a choisi dans le répertoire des maîtres, les ouvrages les plus admirés, il a engagé à prix d'or des cantatrices et des ténors célèbres; enfin il a parlé à la foule dilettante le langage qui lui convient, et cette foule intelligente l'a suivi avec enthousiasme. D'abord on a entendu mademoiselle Borghini-Mamo, bien jeune encore, mais déjà pleine de feu, et qui promet de belles soirées à la salle Ventadour; puis est arrivée madame Sanz, si grande, si touchante, si admirablement dramatique dans la scène des tombeaux de la *Giulietta* de Vaccai; puis enfin nous avons retrouvé mademoiselle Albani, ce type de la perfection lyrique, complété par le travail quotidien des représentations en tous pays. Qui ne se rappelle avoir applaudi la Frezzolini, en 1857, dans *Rigoletto*, de Verdi? Qui n'a gardé en soi le souvenir de cette apparition flamboyante qui remua tout Paris artiste? Eh bien! mademoiselle Albani vient de réveiller ces émotions indicibles en jouant le rôle de Gilda du *Rigoletto*: l'étendue et la flexibilité de ce gosier de rossignol, les nuances délicates de son chant, l'expression chaude des sentiments qu'elle interprète se révèlent dans le premier duo de Gilda avec le vieux bouffon. Quand la cantatrice s'est écriée :

Che temete, padre, Dio, veglia, un angel' prottatore
l'auditoire, profondément ému, comprenait si bien que la vierge pure invoquait l'appui du ciel, qu'il ne savait s'il fallait applaudir avec frénésie ou garder un silence respectueux... l'enthousiasme l'a emporté et la salle a tremblé jusqu'à la base de ses colonnes; et quand vint le tour de l'aria, cette mélodie divine qui exprime toutes les grâces d'un amour pur, quel bis tumultueux est parti de la foule!

On a fait aussi répéter le quatuor célèbre :
Bella figlia del amore.

Mais il nous est impossible de donner une idée bien nette et bien complète de l'Albani dans

Rigoletto; il est de toute évidence que cette œuvre, devenue pourtant si populaire, laisse à désirer, surtout dans ses premières parties. Toute autre que l'éminente cantatrice y eût échoué, dans notre temps où les artistes les plus distingués, faute de rôles à créer, se bornent à imiter leurs grandes devancières.

La reprise de la *Sonnambula* vient de donner à l'Albani un nouveau titre de gloire. Les mélodies si tendres et si rêveuses de Bellini ont besoin d'une âme, plus que d'une femme, pour être bien traduites; personne n'a, au même degré que la cantatrice, ces demi-teintes nuancées et douces qui caractérisent l'Amina du compositeur; la grâce, le sentiment vrai de la situation, des perfections infinies de détails, des notes qui pénètrent jusqu'à la moelle, prêtent à ce rôle, ainsi chanté, un charme inexprimable.

L'Albani a dit son premier air :

Coma per me sereno

en virtuose sûre de son succès, dans la scène du sommeil magnétique d'où éclate la justification de l'innocente paysanne. Ce qu'elle a apporté de sentiment ne saurait se rendre. Mais tout ce qui est en dehors de l'inspiration dramatique, tout ce qui est science chez elle, ne saurait atteindre à la perfection de la Patti; ses vocalises savamment étudiées et admirablement réussies sentent le travail ardu plus que le goût naturel; la naïveté, la simplicité, la tendresse, la passion, la trouvent toujours dans le vrai. Les arabesques ne sont pas de son domaine, elle sait les dessiner, mais elle ne les aime pas; elle les apprend, mais elle ne s'y livre pas à plein gosier. Ce côté faible de la cantatrice n'a pas empêché le public de l'acclamer avec un enthousiasme effréné. Tout Paris voudra entendre mademoiselle Albani dans la *Sonnambula* de Bellini.

Puisque les compositeurs ne composent rien de nouveau, il faut bien que nous nous contentions des reprises. Avouons que les richesses qu'ont accumulées les maîtres morts peuvent parfaitement suffire à nos appétits artistiques; on a repris avec succès, à l'Opéra, *Robert le Diable*, cette œuvre qui défie le temps; en effet cette belle et grande musique n'a pas vieilli, les interprètes seuls ont changé: Nourrit, Levasseur, mademoiselle Falcon sont partis en nous laissant des souvenirs impérissables; mais

d'autres grands artistes ont remplacé ceux qui ne sont plus. Madame Carvalho est une ravissante Isabelle à la voix toujours jeune, au style ample et correct; quant à mademoiselle Krauss, elle a pris très-brillamment possession du rôle d'Alice, et s'est élevée à des proportions on ne peut plus dramatiques, sans enlever au rôle qu'elle avait accepté, le caractère naïf de la légende.

On a repris le *Barbier de Séville* au Théâtre Lyrique; on a repris *Martha*; on a repris la *Fête du village voisin*; on a exhumé des répertoires les meilleures partitions, et le public n'a pas été mécontent. On le gâte si peu par le temps qui court!

On n'a pas oublié les séances caractéristiques organisées par mademoiselle Marie Dumas l'année dernière, et qui obtinrent de légitimes succès. Cet hiver les matinées caractéristiques vont avoir lieu sur la vaste scène de la Porte-Saint-Martin: la première, la matinée russe, est fixée pour un temps très-proche; puis l'espagnole, l'italienne, l'anglaise, la gauloise, suivront de dimanche en dimanche. Aux poésies et saynètes vont succéder des pièces jouées avec costumes et décors; la musique sera dirigée par M. Maton. Ce nom seul affirme l'importance et l'éclat que devra garder la partie musicale comme choix d'œuvres et d'interprètes. Chacune de ces représentations-concerts sera précédée d'une conférence.

Johann Strauss a offert à l'Opéra une petite fête de famille à des auditeurs choisis parmi les musiciens et les journalistes de Paris. C'est Métra qui a conduit Strauss sur la scène, et c'est Strauss qui a présenté Métra au public; tous deux ont affirmé leur fraternité par une vigoureuse poignée de main.

L'orchestre entame la première valse de Strauss: *Aimer, boire et chanter*. Cet orchestre, recruté

par Métra, se compose d'excellents musiciens, les uns viennent des Folies-Bergère, les autres du concert Besselièvre; parmi eux se trouvent plusieurs solistes de l'Opéra. Hélas! faut-il le dire? on n'a plus trouvé dans cet allemand endiable, le rythme étrange et ravissant qui ajoutait, aux concerts de l'Exposition, tant d'originalité, de verve et d'entrain à ces danses, à ces polkas, à ces valse bizarres, passant d'une mélodie languoureuse aux explosions joyeuses et folles; on eût dit que les neiges du Nord avaient blanchi les cheveux et l'inspiration du musicien. Seules les deux valse: *Le Sang viennois* et *La Vie d'artiste* ont obtenu un véritable succès. On a demandé le *Danube bleu* qui a été exécuté plus mollement que les compositions précédentes; cet ouvrage est véritablement un petit chef-d'œuvre, mais soit que les répétitions aient été trop peu nombreuses, soit que les exécutants ne s'entendissent pas entre eux, la valse n'a pas produit son effet accoutumé.

Faure que tout Paris a tant aimé et tant applaudi, Faure qui a quitté l'Opéra, parce qu'il était malade, Faure fait, en chantant, le tour de la France avant de se rendre en Angleterre, où il est engagé au théâtre de Drury-Lane.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de la comtesse de Sparre qui fut l'amie et la compagne de madame Malibran. Madame de Sparre, avant son mariage, avait débuté au Théâtre-Italien; elle s'appelait alors mademoiselle Naldi. Elle fut bien connue dans le monde parisien, où sa charité était aussi appréciée que son talent de cantatrice; les pauvres et les musiciens porteront dans leur cœur le deuil de cette femme distinguée.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POTAGE DE CHICORÉE A L'EAU

Hachez assez fin cinq ou six chicorées frisées, dont vous ôterez les grosses côtes, ou, ce qui vaut mieux, autant de scaroles. Passez-les au beurre sans les faire roussir. Mouillez avec de l'eau et mettez du sel, du poivre et un peu de muscade; laissez bouillir trois-quarts d'heure. Au moment de servir, liez avec trois jaunes d'œufs, et versez sur le pain.

NETTOYAGE DES TAPIS

Mettez un fiel de bœuf dans un seau d'eau;

prenez une brosse douce que vous humectez de ce mélange et frottez-en le tapis; il naîtra une écume que vous ferez disparaître en brossant avec de l'eau claire.

Séchez avec un linge propre.

Des solutions très-légères de soude ou d'alun sont employées avec succès pour rayiver les couleurs.

Enfin, un mélange de terre à foulon et de fiel de bœuf jouit d'une puissance détersive considérable qui peut être mise avantageusement à profit pour nettoyer non seulement les tapis, mais les parquets tachés de graisse.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

La Roussette, 29 février 1877.

Ah! mademoiselle Jeanne la voyageuse, il te faut renoncer à prendre avec moi, maintenant, des airs de supériorité « ambulatoire! »

Moi aussi, je sais faire des paquets, remplir une caisse et la vider! moi aussi, je voyage!

Ce n'est plus l'horizon de ma petite ville que j'ai sous les yeux; ce ne sont plus les oiseaux familiers de ma longue charmille que j'entends gazouiller; et, cette charmille elle-même, je la chercherais en vain du regard...

Elle est là-bas, par delà ces coteaux penchants; là-bas, là-bas, aux lieux d'où nous vient la rivière qui bouillonne à mes pieds; là-bas, là-bas, là-bas... à quatre lieues d'ici!

Eh bien! quoi? Tu te moques de mes prétentions au déplacement; tu te drapes dans ta supériorité locomotrice; tu soutiens que quatre lieues, quatre pauvres lieues ne sont pas un voyage, mais une promenade; moins encore qu'une promenade: une demi-enjambée du Petit-Poucet chaussé des bottes légendaires.

Ce langage dédaigneux siérait à peine à madame Ida Pfeiffer ou à d'autres voyageurs célèbres que je n'ai point à nommer; cependant, ils ne le tiendraient pas et se montreraient généreux pour mon infériorité, je le gage. Et même, me trouveraient-ils si inférieure, en vérité?... A force de parcourir la terre, ne se sont-ils pas convaincus que, des pôles à l'équateur, les montagnes, les plaines et les vallons se ressemblent? A force de comparer les habitudes, les mœurs, les usages, n'en sont-ils pas venus à répéter ce mot connu:

« Plus ça change, plus c'est la même chose. »

Qui sait, ma petite Jeanne, si, à la fin de leur pèlerinage, ces illustres errants, pris de lassitude, ne se disent pas:

« A quoi bon? »

A quoi bon cette marche aventureuse qui a duré des années? cette course rapide et prolongée qui n'a point toujours laissé à l'œil le temps de se fixer, ni à l'esprit le loisir de méditer? cet amas confus de souvenirs mouvants jetés pêle-mêle dans la mémoire comme en un kaléidoscope? A quoi bon?...

C'est seulement la manière de voir, d'entendre et de sentir les spectacles terrestres qu'ils rend

fructueux: tandis que tel voyageur trouverait à peine quelques épis à glaner dans l'immensité, tel observateur immobile récoltera des trésors dans un espace d'un mètre carré. Alphonse Karr a étudié tout un monde entre deux murailles tapissées de lierre: son *Voyage autour de mon jardin* remplit un gros volume, et sans peine il y en ajouterait un autre. Lord Digwin, le spleenitique archi-millionnaire, n'a rien à raconter à ses petits-enfants de ses différents « tours du monde », rien, si ce n'est des courbatures et des insulations!

Laisse-moi donc croire que j'ai changé de place, que j'ai vu et retenu quelque chose, que j'ai voyagé!

D'ailleurs, ma mignonne, il n'est point nécessaire d'aller de Valenciennes à Perpignan pour rester longtemps en chemin: les voies ferrées n'aboutissent point partout... heureusement! Il se trouve encore, par-ci par-là, de bonnes petites routes défoncées par l'hiver, avec des ornières, des cailloux, des pentes difficiles et de brusques détours, pour allonger le plaisir de la locomotion; l'on peut, à son gré, s'y embourber dans une fondrière, y verser sur un tas de pierres mal placé ou s'y tromper de direction à quelque bifurcation imprévue! On jouit de la perspective d'y monter les côtes à pied, si les chevaux, trop chargés, refusent d'avancer! on a la ressource d'y faire des bouquets de violettes le long des talus, quand le cocher déclare que ses bêtes ont besoin de souffler! et d'incidents en incidents, de pauses en arrêts, de flâneries en gaspillage de temps, on arrive à se dire avec une certaine satisfaction vaniteuse:

« Déjà quatre grandes heures de locomotion! voilà ce qui s'appelle voyager! »

Eh! mon Dieu, moi: il nous a fallu quatre heures pour faire quatre lieues, ni plus ni moins; c'est comme je te le dis! J'ai le courage de mes faits et gestes, moi, et je ne me sens pas humiliée de n'avoir à ma disposition que des chevaux de bois et des chemins dans lesquels il faut, par endroits, porter soi-même sa voiture pour la tirer de peine!

J'aurai même un autre courage: celui de taouer que les détails imprévus de ce voyage me

semblaient un jeu. Chaque bâton jeté dans nos roues m'amusa; je savais bien qu'en définitive, nous ne courrions aucun danger sérieux; je ne voyais, de tous nos mécomptes, que le côté plaisant, et plus d'un rire que je ne comprimai point faillit impatienter mon mari qui supportait l'épreuve avec moins de philosophie.

Quant à mes enfants, absorbés par la nouveauté de la situation, tout entiers à l'heure présente, ils ne songeaient pas plus à notre maison, qu'ils venaient de quitter, qu'à celle où nous nous rendions : attentifs à tous les incidents de la route, ils s'en affectaient diversement, et leur conversation animée, que je semblais ne pas entendre, me traduisait fidèlement leurs impressions.

Jacques, prudent et laborieux, trouvait cent moyens plus naïfs qu'ingénieux de vaincre les difficultés en les tournant.

Louise prétendait qu'elles fussent vaincues, mais non tournées, et que l'on sautât par-dessus, à condition toutefois de ne point participer elle-même à la fatigue du mouvement et de se faire porter en lieu sûr sans avoir la peine de s'y rendre. Quoique tout lui fût nouveau, elle ne s'étonnait de rien, et quand Jacques lui dit :

« Sais-tu, sœur, que nous allons voir des montagnes ? »

Elle répondit tranquillement :

« La belle nouveauté ! Est-ce que je ne connais pas celles de Veyle ? »

Veyle est un faubourg de notre petite ville, dont les masures font une crête irrégulière à un talus de deux mètres, où s'entremêlent de jaunâtres érosions et des touffes d'orties.

Ce talus figure pour Louise les montagnes de Veyle. Jacques ne put s'empêcher de rire, sa sœur s'en aperçut à peine, en train qu'elle était d'ajouter à ses aises en prenant sur les nôtres.

Ce travail intéressant l'occupait encore quand un violent cahot la jeta sur son frère.

« Ah ! que tu as l'épaule dure, Jacques ! c'est comme une pierre ; elle m'a fait mal.

— Et elle, donc ! crois-tu lui avoir fait grand bien ? repartit doucement le frère aîné en frottant la partie accusée.

— C'est le cheval qui est cause de ça. Le malade !

— Non : c'est le chemin ; mais nous le quittons : tant mieux ! »

Nous entrions alors dans ce que madame R. nomme plaisamment l'avenue de son château.

« L'avenue » n'est pas autre chose qu'un large sentier gazonné où deux voitures se rencontreraient difficilement ; le « château » ne se dresse pas majestueusement au fond d'une cour d'honneur : c'est une simple maison de campagne comode, bien distribuée, et surtout admirablement tenue. Si l'on y a restreint l'espace réservé aux vestibules, aux antichambres et aux salons, en

revanche les chambres d'amis y sont nombreuses, confortables et souvent occupées.

L'acquisition de la Roussette, acquisition qui remonte à l'an dernier, a retenu monsieur et madame R. loin de nous depuis cette époque : les terres, négligées de longue date, la maison abandonnée, avaient besoin de leur présence. Le maris se chargea des améliorations extérieures ; la femme, en peu de temps, métamorphosa l'habitation :

L'inégal pavé de la cour remplacé par une couche de sable ; des plantes grimpantes le long des murs, des plates-bandes à leur pied, égalaient l'abondance de la maison. Dans celle-ci notre amie a su badigeonner elle-même plus d'un corridor, coller plus d'un papier, et les bonnes inspirations ne lui ont pas manqué pour l'aménagement général. Partout les cabinets de toilette manquaient, et les chambres trop longues avaient de disgracieuses proportions ; madame R., avec des rideaux de toile perse ou de cretonne, coupant ces longues pièces, y a fait de larges alcôves, avec assez d'espace à la tête et au pied des lits, pour y trouver de commodités réduites. Quelques portes percées à propos, une cloison enlevée ici, une autre ajoutée là, ont amélioré les conditions de bien-être de cette demeure ; et le mobilier suranné de la villa, remis à neuf petit à petit par les soins de notre amie, fait encore bonne figure dans ce milieu champêtre.

Madame R. a découvert, dans le grenier, de vieilles toiles enfumées dédaignées par les rats... « Qu'y a-t-il sous cette poussière et sous cette crasse ? a-t-elle dit, je veux le savoir ! »

Elle le sait maintenant :

Ce sont de belles natures mortes qui enrichissent aujourd'hui sa salle à manger.

Et devine quel fut son procédé de restauration !... Tu donnes ta langue au chat !

Eh bien ! ce fut l'ognon, ma chère amie ! le vulgaire ognon qui fait la soupe rousse et semble n'avoir rien de commun avec les arts !

Madame R. prend des bulbes d'une certaine grosseur, les coupe en deux, frotte la toile avec la partie coupée ; et petit à petit, grâce à pas mal de temps et de patience, la peinture se dégage et reparait au jour avec son coloris primitif et ses effets d'ombre et de lumière !

Le potager de madame R. lui fournit des ingrédients non moins précieux au point de vue artistique :

Toujours dans le grenier aux découvertes, elle a déniché un antique buffet de salle à manger dont elle a remis promptement le vieux chêne en bon état ; mais les cuivres, des cuivres splendides, merveilleusement travaillés, disparaissaient sous d'humiliants stigmates : quelques poignées d'osaille, en guise de tampon, les en délivrèrent, ma chère amie ! Tout cela étincelle comme au jour de sa fabrication, et ce vieux meuble, ainsi restauré, fait pâlir d'envie les amateurs d'antiquités.

De ce qui précède, ne va pas conclure que l'on se matérialise ici et que l'on y tourne à l'araignée ou au tampon ! Non, Jeanne : la bibliothèque est aussi soignée que le reste de la maison et nous la fréquentons assidûment ; les lectures, les causeries et les promenades s'entremêlent ; nous faisons de la musique et... nous allons au sermon.

Mais oui, nous allons au sermon. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? N'est-ce pas notre habitude, en carême surtout ?

Ah ! je devine... tu soupçonnes le curé du village de prêcher en patois et ton amie de n'y rien comprendre, n'est-ce pas ?...

Si ce n'est point du patois qui tombe de sa chaire, je dois reconnaître que ce n'est pas toujours du français parfaitement pur ou élégant.

Monsieur A., qui porte ses préoccupations artistiques jusqu'au pied des autels, reprocherait à notre prédicateur l'exiguïté de sa taille et l'irrégularité de ses traits.

Notre ami B., si fier de son larynx, trouverait la voix du bon curé tour à tour aigre et sourde.

L'avocat C., qui attache tant de prix à l'attitude et au geste, critiquerait ceux de notre apôtre.

Et le manque d'ampleur de ses périodes mettrait au supplice mademoiselle D., qui assimile les offices religieux à des représentations théâtrales ou à des séances académiques !

Mais que nous importent, nous chrétiens soumis, l'imperfection de la forme, les défauts de l'enveloppe, l'insuffisance de l'instrument ?... Nous voyons, nous sentons la main de l'ouvrier divin qui le manie, et nous courbons nos volontés, et nous livrons nos cœurs !

Les vérités éternelles sont trop sublimes pour avoir besoin du concours de l'éloquence humaine. En quelque langage qu'elles se traduisent, c'est la voix de Dieu qui parle ! c'est sa loi qui s'impose !

Et nous, créatures infirmes et infimes, nous pygmées, nous irions stupidement discuter la lettre quand l'esprit souffle !...

Ah ! taisons-nous, pitoyables censeurs que nous sommes ! Taisons-nous pour écouter Dieu, de quelque manière qu'il lui plaise de se faire entendre ! Ne laissons pas les oiseaux du ciel dévorer les semences divines ! N'entassons pas les épines pour les étouffer ! Mais faisons de notre âme, humble et soumise, la bonne terre où elles fructifient.

Je m'aperçois trop tard que, moi aussi, j'aborde la chaire...

Je m'empresse donc d'en descendre en sollicitant ton indulgence, ma chère Jeanne, pour le sermon improvisé de ton affectionnée.

FLORENCE.

MODES

Les chapeaux d'hiver proprement dits vont être remplacés, du moins dans les toilettes de visite habillées, par les chapeaux de printemps. Ceux tout en fleurs ont toujours beaucoup de vogue ; les plus jolis sont composés d'une guirlande de feuillage foncé, vert et brun, avec bouquet de couleur, roses rouges ou roses roses sur le dessus.

Pour une femme qui n'est plus jeune, je conseillerai le modèle suivant, qui est extrêmement réussi : Tout en feuillage velouté de différentes teintes de brun, du plus clair au plus foncé ; petites brindilles flexibles de muguet blanc, retombant sur le devant du chapeau et, par derrière, en bavolet. Brides de faille marron ou de tulle brun.

Pour une jeune femme élégante, comme chapeau de voiture, de spectacle ou de concert, j'aime beaucoup celui-ci : il est en tulle brun, brodé d'or fin, joliment bouillonné. Grandes brides semblables, et par côté deux grappes de raisin d'or, la seconde retombant assez bas. Petit voile également brodé.

On voit toujours énormément de chapeaux

blancs. Ceux en crêpe de Chine sont très comme il faut.

La forme petit fichu plissé, commençant à la suite d'un diadème de velours noir, est la préférée en ce tissu ; cela se termine de chaque côté en brides plissées en long, dont le bas est orné de dentelle.

J'ai remarqué de charmants modèles en gaze rayée noir et blanc, qui ont un grand succès ; le devant avec un diadème de velours noir ; fichu ou fanchon venant à la suite en formant cinq ou six plis en gaze rayée ; la pointe et les brides garnies d'effilés de soie blanche. Sous la pointe se trouvent deux coques de velours noir posées sur une troisième coque plus large et plus pendante. De côté, en arrière, petit bouquet de roses de couleur. Le chapeau sera encore fort joli en gaze toute blanche, ou en gaze noire, orné de dentelle blanche. Pour demi-deuil, en gaze noire ornée d'effilé blanc et bouquet de roses blanches ou de boules de neige. En tout noir, gaze ou crêpe de Chine, les effilés peuvent être en jais, et les fleurs noires.

Pour jeunes filles et enfants, la forme toque





Mars 1877

IMP. TA. BÉLLE & FILS, 87, 89, 91, 93, 95, 97, 99, 101, 103, 105, 107, 109, 111, 113, 115, 117, 119, 121, 123, 125, 127, 129, 131, 133, 135, 137, 139, 141, 143, 145, 147, 149, 151, 153, 155, 157, 159, 161, 163, 165, 167, 169, 171, 173, 175, 177, 179, 181, 183, 185, 187, 189, 191, 193, 195, 197, 199, 201, 203, 205, 207, 209, 211, 213, 215, 217, 219, 221, 223, 225, 227, 229, 231, 233, 235, 237, 239, 241, 243, 245, 247, 249, 251, 253, 255, 257, 259, 261, 263, 265, 267, 269, 271, 273, 275, 277, 279, 281, 283, 285, 287, 289, 291, 293, 295, 297, 299, 301, 303, 305, 307, 309, 311, 313, 315, 317, 319, 321, 323, 325, 327, 329, 331, 333, 335, 337, 339, 341, 343, 345, 347, 349, 351, 353, 355, 357, 359, 361, 363, 365, 367, 369, 371, 373, 375, 377, 379, 381, 383, 385, 387, 389, 391, 393, 395, 397, 399, 401, 403, 405, 407, 409, 411, 413, 415, 417, 419, 421, 423, 425, 427, 429, 431, 433, 435, 437, 439, 441, 443, 445, 447, 449, 451, 453, 455, 457, 459, 461, 463, 465, 467, 469, 471, 473, 475, 477, 479, 481, 483, 485, 487, 489, 491, 493, 495, 497, 499, 501, 503, 505, 507, 509, 511, 513, 515, 517, 519, 521, 523, 525, 527, 529, 531, 533, 535, 537, 539, 541, 543, 545, 547, 549, 551, 553, 555, 557, 559, 561, 563, 565, 567, 569, 571, 573, 575, 577, 579, 581, 583, 585, 587, 589, 591, 593, 595, 597, 599, 601, 603, 605, 607, 609, 611, 613, 615, 617, 619, 621, 623, 625, 627, 629, 631, 633, 635, 637, 639, 641, 643, 645, 647, 649, 651, 653, 655, 657, 659, 661, 663, 665, 667, 669, 671, 673, 675, 677, 679, 681, 683, 685, 687, 689, 691, 693, 695, 697, 699, 701, 703, 705, 707, 709, 711, 713, 715, 717, 719, 721, 723, 725, 727, 729, 731, 733, 735, 737, 739, 741, 743, 745, 747, 749, 751, 753, 755, 757, 759, 761, 763, 765, 767, 769, 771, 773, 775, 777, 779, 781, 783, 785, 787, 789, 791, 793, 795, 797, 799, 801, 803, 805, 807, 809, 811, 813, 815, 817, 819, 821, 823, 825, 827, 829, 831, 833, 835, 837, 839, 841, 843, 845, 847, 849, 851, 853, 855, 857, 859, 861, 863, 865, 867, 869, 871, 873, 875, 877, 879, 881, 883, 885, 887, 889, 891, 893, 895, 897, 899, 901, 903, 905, 907, 909, 911, 913, 915, 917, 919, 921, 923, 925, 927, 929, 931, 933, 935, 937, 939, 941, 943, 945, 947, 949, 951, 953, 955, 957, 959, 961, 963, 965, 967, 969, 971, 973, 975, 977, 979, 981, 983, 985, 987, 989, 991, 993, 995, 997, 999, 1001, 1003, 1005, 1007, 1009, 1011, 1013, 1015, 1017, 1019, 1021, 1023, 1025, 1027, 1029, 1031, 1033, 1035, 1037, 1039, 1041, 1043, 1045, 1047, 1049, 1051, 1053, 1055, 1057, 1059, 1061, 1063, 1065, 1067, 1069, 1071, 1073, 1075, 1077, 1079, 1081, 1083, 1085, 1087, 1089, 1091, 1093, 1095, 1097, 1099, 1101, 1103, 1105, 1107, 1109, 1111, 1113, 1115, 1117, 1119, 1121, 1123, 1125, 1127, 1129, 1131, 1133, 1135, 1137, 1139, 1141, 1143, 1145, 1147, 1149, 1151, 1153, 1155, 1157, 1159, 1161, 1163, 1165, 1167, 1169, 1171, 1173, 1175, 1177, 1179, 1181, 1183, 1185, 1187, 1189, 1191, 1193, 1195, 1197, 1199, 1201, 1203, 1205, 1207, 1209, 1211, 1213, 1215, 1217, 1219, 1221, 1223, 1225, 1227, 1229, 1231, 1233, 1235, 1237, 1239, 1241, 1243, 1245, 1247, 1249, 1251, 1253, 1255, 1257, 1259, 1261, 1263, 1265, 1267, 1269, 1271, 1273, 1275, 1277, 1279, 1281, 1283, 1285, 1287, 1289, 1291, 1293, 1295, 1297, 1299, 1301, 1303, 1305, 1307, 1309, 1311, 1313, 1315, 1317, 1319, 1321, 1323, 1325, 1327, 1329, 1331, 1333, 1335, 1337, 1339, 1341, 1343, 1345, 1347, 1349, 1351, 1353, 1355, 1357, 1359, 1361, 1363, 1365, 1367, 1369, 1371, 1373, 1375, 1377, 1379, 1381, 1383, 1385, 1387, 1389, 1391, 1393, 1395, 1397, 1399, 1401, 1403, 1405, 1407, 1409, 1411, 1413, 1415, 1417, 1419, 1421, 1423, 1425, 1427, 1429, 1431, 1433, 1435, 1437, 1439, 1441, 1443, 1445, 1447, 1449, 1451, 1453, 1455, 1457, 1459, 1461, 1463, 1465, 1467, 1469, 1471, 1473, 1475, 1477, 1479, 1481, 1483, 1485, 1487, 1489, 1491, 1493, 1495, 1497, 1499, 1501, 1503, 1505, 1507, 1509, 1511, 1513, 1515, 1517, 1519, 1521, 1523, 1525, 1527, 1529, 1531, 1533, 1535, 1537, 1539, 1541, 1543, 1545, 1547, 1549, 1551, 1553, 1555, 1557, 1559, 1561, 1563, 1565, 1567, 1569, 1571, 1573, 1575, 1577, 1579, 1581, 1583, 1585, 1587, 1589, 1591, 1593, 1595, 1597, 1599, 1601, 1603, 1605, 1607, 1609, 1611, 1613, 1615, 1617, 1619, 1621, 1623, 1625, 1627, 1629, 1631, 1633, 1635, 1637, 1639, 1641, 1643, 1645, 1647, 1649, 1651, 1653, 1655, 1657, 1659, 1661, 1663, 1665, 1667, 1669, 1671, 1673, 1675, 1677, 1679, 1681, 1683, 1685, 1687, 1689, 1691, 1693, 1695, 1697, 1699, 1701, 1703, 1705, 1707, 1709, 1711, 1713, 1715, 1717, 1719, 1721, 1723, 1725, 1727, 1729, 1731, 1733, 1735, 1737, 1739, 1741, 1743, 1745, 1747, 1749, 1751, 1753, 1755, 1757, 1759, 1761, 1763, 1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, 1779, 1781, 1783, 1785, 1787, 1789, 1791, 1793, 1795, 1797, 1799, 1801, 1803, 1805, 1807, 1809, 1811, 1813, 1815, 1817, 1819, 1821, 1823, 1825, 1827, 1829, 1831, 1833, 1835, 1837, 1839, 1841, 1843, 1845, 1847, 1849, 1851, 1853, 1855, 1857, 1859, 1861, 1863, 1865, 1867, 1869, 1871, 1873, 1875, 1877, 1879, 1881, 1883, 1885, 1887, 1889, 1891, 1893, 1895, 1897, 1899, 1901, 1903, 1905, 1907, 1909, 1911, 1913, 1915, 1917, 1919, 1921, 1923, 1925, 1927, 1929, 1931, 1933, 1935, 1937, 1939, 1941, 1943, 1945, 1947, 1949, 1951, 1953, 1955, 1957, 1959, 1961, 1963, 1965, 1967, 1969, 1971, 1973, 1975, 1977, 1979, 1981, 1983, 1985, 1987, 1989, 1991, 1993, 1995, 1997, 1999, 2001, 2003, 2005, 2007, 2009, 2011, 2013, 2015, 2017, 2019, 2021, 2023, 2025, 2027, 2029, 2031, 2033, 2035, 2037, 2039, 2041, 2043, 2045, 2047, 2049, 2051, 2053, 2055, 2057, 2059, 2061, 2063, 2065, 2067, 2069, 2071, 2073, 2075, 2077, 2079, 2081, 2083, 2085, 2087, 2089, 2091, 2093, 2095, 2097, 2099, 2101, 2103, 2105, 2107, 2109, 2111, 2113, 2115, 2117, 2119, 2121, 2123, 2125, 2127, 2129, 2131, 2133, 2135, 2137, 2139, 2141, 2143, 2145, 2147, 2149, 2151, 2153, 2155, 2157, 2159, 2161, 2163, 2165, 2167, 2169, 2171, 2173, 2175, 2177, 2179, 2181, 2183, 2185, 2187, 2189, 2191, 2193, 2195, 2197, 2199, 2201, 2203, 2205, 2207, 2209, 2211, 2213, 2215, 2217, 2219, 2221, 2223, 2225, 2227, 2229, 2231, 2233, 2235, 2237, 2239, 2241, 2243, 2245, 2247, 2249, 2251, 2253, 2255, 2257, 2259, 2261, 2263, 2265, 2267, 2269, 2271, 2273, 2275, 2277, 2279, 2281, 2283, 2285, 2287, 2289, 2291, 2293, 2295, 2297, 2299, 2301, 2303, 2305, 2307, 2309, 2311, 2313, 2315, 2317, 2319, 2321, 2323, 2325, 2327, 2329, 2331, 2333, 2335, 2337, 2339, 2341, 2343, 2345, 2347, 2349, 2351, 2353, 2355, 2357, 2359, 2361, 2363, 2365, 2367, 2369, 2371, 2373, 2375, 2377, 2379, 2381, 2383, 2385, 2387, 2389, 2391, 2393, 2395, 2397, 2399, 2401, 2403, 2405, 2407, 2409, 2411, 2413, 2415, 2417, 2419, 2421, 2423, 2425, 2427, 2429, 2431, 2433, 2435, 2437, 2439, 2441, 2443, 2445, 2447, 2449, 2451, 2453, 2455, 2457, 2459, 2461, 2463, 2465, 2467, 2469, 2471, 2473, 2475, 2477, 2479, 2481, 2483, 2485, 2487, 2489, 2491, 2493, 2495, 2497, 2499, 2501, 2503, 2505, 2507, 2509, 2511, 2513, 2515, 2517, 2519, 2521, 2523, 2525, 2527, 2529, 2531, 2533, 2535, 2537, 2539, 2541, 2543, 2545, 2547, 2549, 2551, 2553, 2555, 2557, 2559, 2561, 2563, 2565, 2567, 2569, 2571, 2573, 2575, 2577, 2579, 2581, 2583, 2585, 2587, 2589, 2591, 2593, 2595, 2597, 2599, 2601, 2603, 2605, 2607, 2609, 2611, 2613, 2615, 2617, 2619, 2621, 2623, 2625, 2627, 2629, 2631, 2633, 2635, 2637, 2639, 2641, 2643, 2645, 2647, 2649, 2651, 2653, 2655, 2657, 2659, 2661, 2663, 2665, 2667, 2669, 2671, 2673, 2675, 2677, 2679, 2681, 2683, 2685, 2687, 2689, 2691, 2693, 2695, 2697, 2699, 2701, 2703, 2705, 2707, 2709, 2711, 2713, 2715, 2717, 2719, 2721, 2723, 2725, 2727, 2729, 2731, 2733, 2735, 2737, 2739, 2741, 2743, 2745, 2747, 2749, 2751, 2753, 2755, 2757, 2759, 2761, 2763, 2765, 2767, 2769, 2771, 2773, 2775, 2777, 2779, 2781, 2783, 2785, 2787, 2789, 2791, 2793, 2795, 2797, 2799, 2801, 2803, 2805, 2807, 2809, 2811, 2813, 2815, 2817, 2819, 2821, 2823, 2825, 2827, 2829, 2831, 2833, 2835, 2837, 2839, 2841, 2843, 2845, 2847, 2849, 2851, 2853, 2855, 2857, 2859, 2861, 2863, 2865, 2867, 2869, 2871, 2873, 2875, 2877, 2879, 2881, 2883, 2885, 2887, 2889, 2891, 2893, 2895, 2897, 2899, 2901, 2903, 2905, 2907, 2909, 2911, 2913, 2915, 2917, 2919, 2921, 2923, 2925, 2927, 2929, 2931, 2933, 2935, 2937, 2939, 2941, 2943, 2945, 2947, 2949, 2951, 2953, 2955, 2957, 2959, 2961, 2963, 2965, 2967, 2969, 2971, 2973, 2975, 2977, 2979, 2981, 2983, 2985, 2987, 2989, 2991, 2993, 2995, 2997, 2999, 3001, 3003, 3005, 3007, 3009, 3011, 3013, 3015, 3017, 3019, 3021, 3023, 3025, 3027, 3029, 3031, 3033, 3035, 3037, 3039, 3041, 3043, 3045, 3047, 3049, 3051, 3053, 3055, 3057, 3059, 3061, 3063, 3065, 3067, 3069, 3071, 3073, 3075, 3077, 3079, 3081, 3083, 3085, 3087, 3089, 3091, 3093, 3095, 3097, 3099, 3101, 3103, 3105, 3107, 3109, 3111, 3113, 3115, 3117, 3119, 3121, 3123, 3125, 3127, 3129, 3131, 3133, 3135, 3137, 3139, 3141, 3143, 3145, 3147, 3149, 3151, 3153, 3155, 3157, 3159, 3161, 3163, 3165, 3167, 3169, 3171, 3173, 3175, 3177, 3179, 3181, 3183, 3185, 3187, 3189, 3191, 3193, 3195, 3197, 3199, 3201, 3203, 3205, 3207, 3209, 3211, 3213, 3215, 3217, 3219, 3221, 3223, 3225, 3227, 3229, 3231, 3233, 3235, 3237, 3239, 3241, 3243, 3245, 3247, 3249, 3251, 3253, 3255, 3257, 3259, 3261, 3263, 3265, 3267, 3269, 3271, 3273, 3275, 3277, 3279, 3281, 3283, 3285, 3287, 3289, 3291, 3293, 3295, 3297, 3299, 3301, 3303, 3305, 3307, 3309, 3311, 3313, 3315, 3317, 3319, 3321, 3323, 3325, 3327, 3329, 3331, 3333, 3335, 3337, 3339, 3341, 3343, 3345, 3347, 3349, 3351, 3353, 3355, 3357, 3359, 3361, 3363, 3365, 3367, 3369, 3371, 3373, 3375, 3377, 3379, 3381, 3383, 3385, 3387, 3389, 3391, 3393, 3395, 3397, 3399, 3401, 3403, 3405, 3407, 3409, 3411, 3413, 3415, 3417, 3419, 3421, 3423, 3425, 3427, 3429, 3431, 3433, 3435, 3437, 3439, 3441, 3443, 3445, 3447, 3449, 3451, 3453, 3455, 3457, 3459, 3461, 3463, 3465, 3467, 3469, 3471, 3473, 3475, 3477, 3479, 3481, 3483, 3485, 3487, 3489, 3491, 3493, 3495, 3497, 3499, 3501, 3503, 3505, 3507, 3509, 3511, 3513, 3515, 3517, 3519, 3521, 3523, 3525, 3527, 3529, 3531, 3533, 3535, 3537, 3539, 3541, 3543, 3545, 3547, 3549, 3551, 3553, 3555, 3557, 3559, 3561, 3563, 3565, 3567, 3569, 3571, 3573, 3575, 3577, 3579, 3581, 3583, 3585, 3587, 3589, 3591, 3593, 3595, 3597, 3599, 3601, 3603, 3605, 3607, 3609, 3611, 3613, 3615, 3617, 3619, 3621, 3623, 3625, 3627, 3629, 3631, 3633, 3635, 3637, 3639, 3641, 3643, 3645, 3647, 3649, 3651, 3653, 3655, 3657, 3659, 3661, 3663, 3665, 3667, 3669, 3671, 3673, 3675, 3677, 3679, 3681, 3683, 3685, 3687, 3689, 3691, 3693, 3695, 3697, 3699, 3701, 3703, 3705, 3707, 3709, 3711, 3713, 3715, 3717, 3719, 3721, 3723, 3725, 3727, 3729, 3731, 3733, 3735, 3737, 3739, 3741, 3743, 3745, 3747, 3749, 3751, 3753, 3755, 3757, 3759, 3761, 3763, 3765, 3767, 3769, 3771, 3773, 3775, 3777, 3779, 3781, 3783, 3785, 3787, 3789, 3791, 3793, 3795, 3797, 3799, 3801, 3803, 3805, 3807, 3809, 3811, 3813, 3815, 3817, 3819, 3821, 3823, 3825, 3827, 3829, 3831, 3833, 3835, 3837, 3839, 3841, 3843, 3845, 3847, 3849, 3851, 3853, 3855, 3857, 3859, 3861, 3863, 3865, 3867, 3869, 3871, 3873, 3875, 3877, 3879, 3881, 3883, 3885, 3887, 3889, 3891, 3893, 3895, 3897, 3899, 3901, 3903, 3905, 3907, 3909, 3911, 3913, 3915, 3917, 3919, 3921, 3923, 3925, 3927, 3929, 3931, 3933, 3935, 3937, 3939, 3941, 3943, 3945, 3947, 3949, 3951, 3953, 3955, 3957, 3959, 3961, 3963, 3965, 3967, 3969, 3971, 3973, 3975, 3977, 3979, 3981, 3983, 3985, 3987, 3989, 3991, 3993, 3995, 3997, 3999, 4001, 4003, 4005, 4007, 4009, 4011, 4013, 4015, 4017, 4019, 4021, 4023, 4025, 4027, 4029, 4031, 4033, 4035, 4037, 4039, 4041, 4043, 4045, 4047, 4049, 4051, 4053, 4055, 4057, 4059, 4061, 4063, 4065, 4067, 4069, 4071, 4073, 4075, 4077, 4079, 4081, 4083, 4085, 4087, 4089, 4091, 4093, 4095, 4097, 4099, 4101, 4103, 4105, 4107, 4109, 4111, 4113, 4115, 4117, 4119, 4121, 4123, 4125, 4127, 4129, 4131, 4133, 4135, 4137, 4139, 4141, 4143, 4145, 4147, 4149, 4151, 4153, 4155, 4157, 4159, 4161, 4163, 4165, 4167, 4169, 4171, 4173, 4175, 4177, 4179, 4181, 4183, 4185, 4187, 4189, 4191, 4193, 4195, 4197, 4199, 4201, 4203, 4205, 4207, 4209, 4211, 4213, 4215, 4217, 4219, 4221, 4223, 4225, 4227, 4229, 4231, 4233, 4235, 4237, 4239, 4241, 4243, 4245, 4247, 4249, 4251, 4253, 4255, 4257, 4259, 4261, 4263, 4265, 4267, 4269, 4271, 4273, 4275, 4277, 4279, 4281, 4283, 4285, 4287, 4289, 4291, 4293, 4295, 42

est toujours la mieux portée. En général les chapeaux sont moins élevés et les coiffures aussi. Elle sont surtout moins volumineuses, et c'est un effet du *plat* et de l'étroitesse des costumes, avec lesquels il faut que la tête soit en rapport.

Les fleurs aux corsages ouverts élégantisent de suite une toilette. Aussi la mode en est très-adoptée pour le soir; on voit de très-jolis petits fichus se plaçant sur des robes montantes. Les formes diffèrent; une de celles que je préfère est celle en dentelle blanche avec velours noir, descendant droit assez bas sur le devant de la robe, en formant un grand gilet carré. Si la robe n'est pas ouverte, on a soin de rentrer un peu le haut du corsage; on ferme l'ouverture par un bouquet de fleurs. L'usage de se décolleter est bien moins général qu'autrefois, et à moins d'aller au bal pour y danser, il est parfaitement reçu d'assister aux plus grandes réceptions en robe ouverte, surtout quand elle est de couleur claire.

Le blanc persiste à primer toutes les autres nuances. Plusieurs toilettes destinées aux soirées d'après Pâques m'ont été montrées: l'une, très-élégante, était ainsi composée: le devant, assez étroit, en faille citron; les côtés en damassé de soie blanc crème, très-froncés et très-tendus; ils sont garnis, tout le long, de deux rangs de valenciennes blanche tuyautée, les tuyaux portant sur le devant, qui, en outre, est orné en long de rangées de perles grenat et or. Le corsage-cuirasse en soie citron, est ouvert en carré. Il forme par derrière, à la suite de la taille, deux plis se déployant en une queue garnie de plusieurs rangs de valenciennes tuyautée. Les manches, n'arrivant guère qu'aux coudes, sont en damassé froncé, retenues par un biais de soie citron, avec perles grenat et or; valenciennes en garnitures. L'ouverture du corsage est ornée de même; bouquet de roses grenat.

Pour les femmes âgées, il est facile d'arranger en draperie un châle de dentelle noire ou blanche, le noir sur des nuances claires, et le blanc sur une robe princesse *noire*, *gros vert* ou autre couleur foncée. Un châle de dentelle de lama, par exemple, produit de très-heureux effets: sur le corsage et les manches on pose des entre-deux, ou l'on organise un fichu avec des dentelles semblables. — Coiffure analogue, avec fleurs ou plumes de couleur.

Beaucoup de fleurs aux robes de bal, surtout des guirlandes de feuillage. Elles partent d'une épaule, traversent la poitrine, tournent autour de

la taille, et serpentent jusque dans la queue.

Pour qu'une draperie ou un ornement quelconque soit réussi, il faut que cela soit organisé sur la personne même, et que tout en ayant l'air de la contenir, elle laisse cependant assez de jeu pour lui permettre d'agir et de s'asseoir sans difficulté.

Les écharpes s'enroulant, se croisant, se nouant, sont toujours très-goûtées. Ainsi, sur une robe de soie blanche, des écharpes de gaze avec effilés; un lé de damas blanc vient les couper par côté en faisant de jolis plis qui vont mourir dans la traîne. Roses dans les cheveux et au corsage.

Les toilettes des jeunes filles se composent souvent d'une robe princesse en soie, ou simplement en barège ou en cachemire. Draperie en imitation de crêpe de Chine blanc ou de nuances douces. J'ai remarqué un mélange de gaze blanche unie avec de la gaze bleu de ciel qui était d'aspect simple et séduisant, ce n'étaient que des plis gracieusement alternés et disposés. Pas de volants. Bleuets bleu pâle au corsage et dans les cheveux.

En toilette de ville, c'est également le *plat* qui règne. Le cachemire de l'Inde mélangé à la soie est le costume du jour le plus pratique.

Les nuances foncées sont les plus choisies. Tuniques longues sur jupons de soie. Corsages-habits à longs pans, ou corsages cuirasses à draperies à queues, et écharpes sur le devant, ou bien encore draperies sur la robe princesse à queue.

Les jupons se font complètement plats: pas une fronce autour de la taille; un pli double seulement par derrière, et l'ampleur de la queue bien rassemblée et fixée, ce qui, du reste, en facilite beaucoup le relèvement dans la rue. Les jupons de dessous les plus commodes sont en taffetas noir, la moire anglaise étant beaucoup trop lourde et trop bouffante. On met à ces jupons un ou deux petits volants plissés, dont le bord et la tête sont garnis d'une petite dentelle noire ou d'une petite valenciennes. Quelques-uns ont une broderie de soutache blanche.

Les robes de cachemire se font quelquefois tout à fait sans garnitures, avec un grand gilet de velours frappé comme la suivante:

En cachemire beige, forme princesse avec un long gilet de velours frappé grenat. Cette robe a les lés de côté un peu plissés en travers; ils sont retenus par deux larges pans aux longues aumônières de velours grenat. Col et parements aux manches, en velours de même couleur.

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici le châle de l'Inde qui revient à la mode; j'en avise les mamans et les jeunes femmes qui seront bien aises, je pense, de les tirer de leurs cartons, et les jeunes filles qui ne seront pas fâchées, non

plus, d'en trouver un au fond de leur corbeille de mariage. Il était certain que le changement de nos modes devait lui être favorable. Les costumes plats et les jupes longues permettent

de draper le châle long avec toute l'élégance qu'il comporte. La femme a grand air ainsi enveloppée dans ces plis; elle le comprend si bien que c'est avec empressement qu'elle a saisi la possibilité de reporter le cachemire long. Quant au cachemire carré, il a toujours joui des faveurs féminines; son utilité aux changements de saison et la fantaisie qui le faisait porter en écharpe, lui ont assuré un succès... éternel. Il se prête à toutes nos modes: avec le pouff il était charmant; mis en écharpe, il présentait, ainsi plié, la forme du peplum, long des côtés et s'appuyant sur le pouff qu'il dégageait. Aujourd'hui, il est préférable de relever les pointes et de les draper dans les bras; il dessine, de cette manière, le bord inférieur en cintre et n'augmente en aucune façon la tournure. S'il est des modes que l'on regrette de voir revivre, il en est d'autres dont on applaudit le retour: c'est le cas présent.

Après m'être permis cette petite échappée dans le domaine général de la mode, je reviens à la visite des magasins en vous apportant de bons renseignements sur les foulards et le cachemire de l'Inde, les deux étoffes préférées du printemps et de l'été. La Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, est soigneuse de la réputation qu'elle s'est acquise de ne vendre que de bons et beaux tissus, laine ou soie; c'est donc avec confiance que nous vous transmettons les renseignements suivants:

Les tissus de cachemire de l'Inde présentent de grandes différences de prix. Les plus épais, qui se trouvent dans tous les tons à la mode, s'emploient pour les tuniques-princesse, les draperies et le corsage; ils coûtent, en un mètre trente centimètres de largeur, 25 fr. et plus. Les garnitures en chenille, les belles franges et les galons de plumes, en font un très-élégant costume de ville ou d'intérieur, suivant la couleur choisie. Dans les prix de 18 à 15 fr., largeur un mètre vingt centimètres, on peut faire le costume complet et le garnir de galon brodé camaïeu; enfin, de 10 à 8 fr., le tissu, plus léger mais non moins souple et non moins joli de couleurs que les précédents, fera un charmant costume pour jeune fille. On le garnira à volonté de plissés en pareil ou de galon ou de plissés en mousseline blanche.

Nous ne croyons pas utile de vous désigner les couleurs; on trouve toutes celles à la mode et dans différents tons.

Quant aux foulards, je ne ferai que vous rappeler que la Compagnie des Indes en a un choix des plus grands, me réservant de vous en parler en détail dans la visite du mois prochain. Je dirai, toutefois, que la collection étant complète, la Compagnie enverra des échantillons à choisir; de même pour les tissus de cachemire de l'Inde, véritable. Ces échantillons sont envoyés franco, mais comme chaque collection représente un certain prix, nous engageons nos lectrices, leur choix fait, à couper un morceau de l'étoffe, qu'elles

conserveront afin de s'assurer que l'envoi répondra à l'échantillon et à renvoyer la collection ensuite.

..

MACHINES A COUDRE DE LA COMPAGNIE WHEELER ET WILSON

Concessionnaire, M. Séeling, 70, boulevard Sébastopol.

—

Il me paraît juste, mesdemoiselles, de vous faire part des récompenses qu'obtiennent les industriels chez lesquels je vais prendre les renseignements que je vous donne. C'est une sécurité pour vous et un contentement personnel pour moi, qui ai une certaine responsabilité vis-à-vis de vous. L'Exposition de Philadelphie vient de fournir à la compagnie Wheeler et Wilson l'occasion d'assurer encore une fois la supériorité de ses machines à coudre. Le jury de l'Exposition, basant son rapport sur « la perfection dans l'art mécanique — les principes nouveaux — l'application à une grande variété de travaux — la beauté du point, la douceur et la vitesse, » lui a décerné une récompense spéciale: deux médailles de mérite et deux diplômes d'honneur; la commission du Centenaire a ratifié, à l'unanimité, cette décision du jury. Nous nous bornerons aujourd'hui à vous faire connaître ce nouveau succès, en vous rappelant que M. Séeling, de Paris, est le concessionnaire de la Compagnie Wheeler et Wilson, et que c'est à lui que vous devez adresser toutes les demandes d'achat et de renseignements sur les prix et les facilités de paiement qu'il offre à nos abonnées.

..

La Crème, l'Eau et la Poudre de Ninon, cosmétiques qui se trouvent, 31, rue du Quatre-Septembre, chez madame veuve Leconte, sont excellents, entretiennent la fraîcheur du teint, l'empêchent de se hâler et de se plisser prématurément. Il n'entre dans leur composition rien qui puisse endommager la peau; bien au contraire, leur usage continu, s'il n'enlève pas les taches de rousseur et les petites rougeurs du teint, les atténue beaucoup; on nous a dit en avoir vu de très-bons effets. La crème est un genre de cold-cream que l'on essuie avec un linge fin avant de saupoudrer le visage de duvet. On se sert ensuite de la main pour enlever la poudre. L'eau coûte 6 fr. le flacon, la crème 4 fr. 50 c., et le duvet ou poudre 3 fr. 50 c. La pâte épilatoire de madame Leconte est une très-bonne préparation qui sert à enlever le duvet trop prononcé des bras et de la figure. Nous prions nos abonnées de s'adresser directement à madame Leconte, pour se procurer des détails plus précis. Faire la demande du catalogue.

..

Les renseignements qui nous sont demandés par une *vieille abonée*, sur différents articles préparés par M. Guerlain, pouvant être utiles à nos lectrices, je crois bien faire en les plaçant ici. Il s'agit des dents et des soins à leur donner. Notre abonée désire savoir si elle peut faire usage de l'opiat blanc de quinine et du tartrate de quinine, en toute sécurité. Voici la réponse que nous transmet M. Guerlain : « L'opiat blanc de quinine est une très-bonne préparation, qui blanchit les dents et dont nombre de personnes se trouvent bien; cependant pour les personnes dont les dents sont susceptibles, il ne faudrait en faire usage qu'une fois par semaine. La poudre Rus-

pini et quelques gouttes d'elixir Ruspini dans un demi-verre d'eau tiède seraient préférables, et si les gencives sont très-sensibles, quelques gouttes de teinture d'arnica.

La fleur d'iris, pour dégraisser les cheveux, se pose avec une houppe comme la poudre de riz; on brosse les cheveux, puis on passe le peigne fin. On préfère souvent à la fleur d'iris la poudre d'amidon purgée à l'esprit-de-vin, qui s'emploie de même. Pour nettoyer simplement les cheveux, la meilleure préparation est l'eau lustrale. M. Guerlain, 15, rue de la Paix.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, 42, rue Vivienne.

Costume de petite fille, de madame Day-Fallette, boulevard de la Madeleine, 15.

Première toilette. — Jupe en vigogne brochée, bordée d'un volant pareil surmonté d'un volant uni. — Tunique drapée en broché avec volant uni, au-dessus de laquelle est drapée une écharpe en étoffe unie. — Corsage-cuirasse en broché à longue basque; manche unie à parement évasé, double, surmonté d'un revers plat boutonné et bordé de galon broché. — Chapeau en velours ivoire avec draperie en faille bleue; touffe de plumes et piqué de roses thé; dessous, draperie bleue retenue sur le côté par une branche de rose thé passant derrière, et se terminant par un nœud retombant sur le chignon.

Deuxième toilette. — Jupe en tissu de soie rayé; volant pareil sur lequel retombe un effilé en chenille à tête grillagée. — Polonoise garnie du même effilé; le devant, long et ample, est retiré en arrière et drapé sur le lé de derrière du jupon. Manche avec revers en biais, fixé par un nœud que termine un petit effilé assorti à celui de la jupe. — Chapeau en gros grain avec guirlande de fleurs de pêcher et feuillage bronze; petit pouff de plumes.

Costume d'enfant. — Robe princesse en matelassé, plate devant, plissée dans le dos. — Pardessus ajusté avec coutures lisérées; il est ouvert dans le dos et bordé d'un plissé; poche sur le côté; col découpé à dents lisérées, bordé d'un plissé plus bas; manche à revers arrondi garni de même. — Chapeau en feutre avec draperie en velours bleu; aigrette de plumes bleues.

GRANDE PLANCHE COLORIÉE

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

GRANDE BANDE. Appliques de drap sur drap, pour

ameublement, rideau, portière, fauteuil, pouff, pliant, etc.; les appliques sont fixées par de la soutache, les branches sont en broderie au passé en grosse soie floche. Cette disposition peut être utilisée pour tapisserie; il suffirait de calquer sur canevas les contours du dessin.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

TROIS DENTELLES. Dentelle Renaissance en lacet grillagé (voir, pour les jours, le *Manuel du Journal des Demoiselles*); le travail est en fil enroulé et roues; dans la première, les branches de l'étoile sont fixées par du point tissé.

DEUX ALPHABETS

TROISIÈME CAHIER

Fichu en crêpe de Chine. — Parure. — Robe de petite fille de six à sept ans. — Toilette en cachemire de l'Inde. — Robe pour petite fille de quatre à cinq ans.

— Écran en satin. — Dentelle en travers au crochet. — Coussin en drap blanc. — Garniture. — Robe en faille. — Dentelle lambrequin crochet et lacet-amandes. — Costume en matelassé. — Petite garniture. — Garniture. — Cache-pot en macramé. — Mouchoir dentelle renaissance. — Petit fichu en laine. — Dessous de lampe en drap. — Angle pour vôte de fauteuil, crochet et lacet. — Robe brodée pour enfant, devant et dos. — Lucie. — Paletot assorti. — Écusson avec D. G. — Toilette en cachemire d'Écosse. — Garniture. — Entre-deux assorti.

PLANCHE III

Patrons à pièces indépendantes pouvant se découper.

Modèles de madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

ROBE BRODÉE pour enfant, | page 8, cahier de
PALETOT assorti, | Mars.

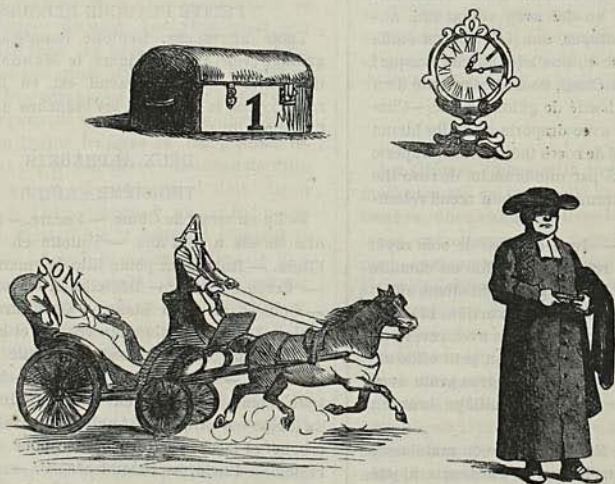
MOSAIQUE

Mon premier, un village, est dans les Pyrénées,
De riante verdure en ce beau site ornées;
C'est le val de Campan, lieu cher aux voyageurs
Dont les eaux de Bagnères apaisent les douleurs.

On trouve mon dernier : dans les jeux, à la bourse,
A la guerre surtout, parfois dans une course;
En explorant au loin les terres et les mers;
En traversant la flamme; en montant dans les airs;
A la chasse; à la pêche; à cheval; en voiture;
Sur les chemins de fer; dans la mine; en la bure;
Même au lit, même à table, et jusqu'au coin du feu.
Il est un peu partout... Où n'est-il pas, mon Dieu!

Mon entier, seulement toute petite étoile,
N'a pas pour mission de guider une voile:
Elle est, sur le papier, un signe indicateur.
Vous l'aurez remarquée assez souvent, lecteur.

RÉBUS



Explication du rébus de Janvier : *Hors de vue, hors de souvenir.*

Le mot de la charade de Janvier est : *Sibylle.*

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY